

LES PREMICES
DE MA JEUNESSE,

O U

Le Heros Moderne

D A N S

LE ROYAUME DE CATHAI.

En l'an du Monde 90000.

SECONDE EDITION,

Corrigée & Augmentée d'un nouveau Chapitre, & d'un Dialogue.

Par B. FRERE, DE CHERENSI.

Mibi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face.

TERENCE.

H E R E F O R D :

De L'imprimerie de W. H. PARKER, ou il se vend et se trouve a Londres chez J. Evans, et P. Valiant ; Prince et Cooke, Oxford ; J. Hazard, et Bull, Bath.

M.DCC.XC.

LES FRÈRES

DE MAIRIESSA

U

La Héro Moderne

LE ROYAUME DE CATAN

En l'an de Notre Seigneur

SECONDE ÉDITION



PARIS, F. R. DE GRASSE

Imprimé par la Société d'Édition

11 R. B. F. G. R. D. R. G.

Le Directeur de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine

et de la Faculté de Sciences de la Sorbonne

Paris, le 15 Mars 1957

1957

A MONSIEUR
DE JUBERTEUIL.

*J*E ne dédierai point ce Livre aux Rois, parce que tout Ecrivain qui flatte, s'avilit : encore moins aux Grands, parce que malgré la pompe & l'éclat qui les environnent, mon œil a su les apprécier : mais je le dédierai à mon ami, parce que je le connais & l'estime. Puisse-t-il à son tour m'estimer assez pour accepter favorablement cet Ouvrage, comme une preuve que malgré la distance qui nous sépare, il est toujours présent à mon cœur !

B. F. D. CHERENSI.

A MONSIEUR
DE JUBERTVILLE
P R E F A C E.

SI ce Volume est accuelli, d'autres le suivront : si au contraire on ne s'en soucie point, je me tairai. La terre à coup sûr ne tournera pas moins sur son axe.

B. F. D. CHERNISI.

THE generalship of Prince
they were shipped at their peril,
and cast naked into the world, would
immediately sink to the lowest rank
of society, without a hope of emerg-
ing from their obscurity. — The
Gibbon's decline and fall of the
Roman empire — vol. 4. chap. 22.
and page 52.

T H E generality of Princes, if they were stripped of their purple, and cast naked into the world, would immediately sink to the lowest rank of society, without a hope of emerging from their obscurity.—See GIBBONS's decline and fall of the Roman empire.—vol. 4. chap. 22. and page 59.



Le Heros Moderne.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition du Sujet.

ARLEQUIN avait un esprit au-dessus de son état : jadis domestique d'un célèbre Médecin, il s'était vu par une suite de malheurs, obligé de descendre à son premier métier que ses ancêtres depuis cinq générations

rations avaient exercé avec honneur,
 et pour lequel il avait été élevé,
 lorsque la force de son génie l'avait
 rendu le substitut d'un Esculape.
 Ce métier consistait à raccommo-
 der toutes les savattes du quartier ; &
 quoiqu'il consumât une grande partie
 de son tems à ce noble exercice, il
 employait sagement le reste à aug-
 menter ses connaissances médicales.
 Par exemple : ayant reconnu que le
 vin étoit un vrai stimulant, c'est-à-
 dire, que sa partie acide donnait à
 l'ame de l'énergie, fortifiait les fibres
 du cerveau, en même-tems qu'elle
 entretenait la vigueur du corps ; il
 s'étoit choisi un cabaret hors de la
 Ville, & cela à deux fins : la pre-
 mière,

mière, afin que la présence, les cris, les injures de sa chère moitié ne lui échauffassent pas la bile, & n'empêchassent par conséquent pas la médecine d'opérer; la seconde, comme il aimait à herboriser, il trouvait chemin faisant de quoi satisfaire son envie à cet égard. Il ne revenait jamais au logis sans un paquet d'herbes dans sa poche; & il savait les distribuer d'une manière si heureuse, que ses tablettes étaient remplies de la guérison d'une foule de maladies, quoique le nombre de ses de pratiques diminuât de jour en jour.



CHAPITRE II.

*Lecture importante, grande entreprise
commencée. Revers douloureux.*

UN jour, lisant la Gazette de Wowaï (1), (notez, s'il vous plaît, qu'il ne commençait jamais la journée sans avoir auparavant satisfait à ce noble devoir) il tomba sur un passage d'une telle importance, que la véridique feuille lui échappa des mains. Le voilà tout d'un coup plongé dans une rêverie profonde ;
affis

(1) Une des moins menteuses du Royaume de Cathaï.

assis dans un vieux fauteuil, les bras et les jambes croissés, les yeux fixés a terre, un roc n'aurait pas été plus ferme : absorbé dans ses idées, il sentait à peine son existence : enfin les confiderations les plus fortes n'auraient pu distraire Arlequin de l'objet qui l'occupait. Il passa une partie de la matinée dans ces méditations profondes. Alors prenant son partie ; il s'habille, fait bouillir certaines herbes, en exprime le jus dans un vase, & se met a écrire. Cela fait, il prend son papier & sa drogue, ouvre subtilement la porte, s'évade & court tout d'une haleine au Palais du Roi. Déjà il se disposait à entrer dans la première salle, lorsque

lorsque la Sentinelle l'aperçut ; &
 jugeant de son état par son habillem-
 ent, il se mit à lui crier d'une voix
 forte : " hola, l'ami, où allez-vous ?
 " Celui qui vient guérir le petit
 " chien épagneul de la Reine, a, je
 " crois, droit d'entrer par-tout.—
 " Que vient conter ici ce maître
 " ivrogne ?—Vous etes un imper-
 " tinent (répondit Arlequin d'un air
 " fier), de donner ainsi vos qualités
 " aux autres.—Ah, ah, tu fais l'in-
 " solent ! Allons, détale d'ici au
 " plus vite." Là-dessus, le Garde
 mal satisfait de la promptitude du
 Médecin, hâta sa marche à coup de
 bourrades, & le mit dehors.



C H A P I T R E III.

*Il faut ramper pour s'élever. Succès.
Revers. Fable d'Esopé. Constance
admirable.*

UNE pareille réception ne manqua pas de déplaire à notre Aventurier ; aussi, commença-t-il à envisager son entreprise avec plus de sang-froid.

“ Je me suis mal pris, dit-il, j'ai lu
“ quelque part, qu'à la Cour il faut
“ ramper pour s'élever.—Essayons
“ cette voie pour parvenir jusqu'au
“ Trône ; saisissons l'instant favo-
“ rable, où ce brutal de Sentinelle
“ aura les yeux tournés d'un autre

B

“ côté,

“ côté, & nous nous glifferons subtilement entre ses jambes.”—Bientôt l’occasion se présenta; le Garde ayant le dos tourné & les jambes ouvertes, le malin Savetier se couche sur le ventre, approche en rampant, traverse heureusement le détroit, & se trouve par ce moyen dans la chambre suivante. “ Voilà ce que
 “ c’est que d’avoir lu, (dit en se
 “ relevant Arlequin d’un air triomphant); morbleu, vive les Savans.” En achevant ces paroles, il se mit en devoir de continuer le même manège, pour pénétrer plus avant; mais il fut si malheureux cette fois, que la seconde Sentinelle s’aperçut du tour qu’on lui jouait; il se
 mit

mit à ferrer entre ses jambes le pauvre Arlequin, & d'une telle force, que celui-ci pensa suffoquer ; joignant à cette politesse plusieurs coups de crosse, qui aurait fait renoncer l'entreprise à tout autre. Arlequin même en fut ébranlé ; mais rappelant tout son courage, il se dit : “ je
 “ mérite le traitement qui vient de
 “ m'arriver. N'ai-je pas lu quelque
 “ part, qu'un âne chargé de sel,
 “ s'étant plongé dans une rivière,
 “ se trouva soulagé de son poids ;
 “ mais qu'une autre fois, chargé
 “ d'éponges, il y périt, voulant se
 “ servir du même expédient ?—Eh
 “ quoi donc ! Arlequin, avec tout
 “ ton esprit tu n'es qu'un âne ! Mor-

“ bleu ! A quoi te servent toutes
“ tes lectures, si tu n'en fais tirer
“ parti pour ta situation présente &
“ future. — Allons, mon ami, dé-
“ gourdís-toi, déploies toutes les
“ richesses de ton imigenerative ; &
“ bientôt de brillantes récompenses,
“ applatiront les bosses que ces ma-
“ rauds t'ont fait naître.”

CHAP.



CHAPITRE IV.

Occasion prise par les cheveux.

APRES ce beau Soliloque, Arlequin se mit à ruminer, lorsqu'il fut interrompu par un bruit qui ne fit qu'augmenter. Il vit entrer dans la salle où il était, un Seigneur magnifiquement vêtu, suivi d'une foule considérable; & il entendit crier d'une voix imposante : “ place, “ place, pour Monseigneur le Prince “ de *Barbaro, Séna y Campo*—Ah ! “ ah ! se dit Arlequin, la fortune “ nous offre une occasion qu'il ne “ faut pas laisser échapper : mêlons-

“ nous parmi sa suite, & nous passerons avec elle.” Effectivement il fit si bien, que la sentinelle ne put le reconnaître; de sorte qu’il n’avait plus que deux chambres à traverser, pour se trouver au pied du Trône.

CHAP.



CHAPITRE V.

Pensées admirables. Le Rubicon traversé : César n'aurait pas mieux fait.

CEPENDANT, Arlequin retiré dans un coin de la salle, s'applaudissait de la réussite de ses stratagèmes : il cherchait à pouvoir en inventer de nouveaux, qui pussent le conduire à son but ; ne doutant pas, que s'il parvenait à parler à la Reine, sa fortune ne fût faite. Pendant qu'il roulait dans sa tête une foule d'idées qui se détruisaient les unes les autres, les honneurs qu'on venait de rendre

au

au Prince de Barbaro Séna y Campo,
 se présentèrent à son esprit. “ Voyez,
 “ se disait-il, comme un nom pom-
 “ peux, suivi d’une livrée nom-
 “ breuse, imposent à ces faquins de
 “ Sentinelles: si la porte se fût trou-
 “ vée trop étroite pour la commo-
 “ dité de son passage, ils auraient
 “ renversé un pan de muraille, plu-
 “ tôt que de retarder sa marche.
 “ Tandis que moi, pauvre diable,
 “ je ne puis franchir la distance qui
 “ me sépare de mon Roi, qu’au-
 “ risque d’avoir les côtes rompues,
 “ & peut-être quelque chose de pire.
 “ Dieu fait, cependant, si la présence
 “ du Seigneur Barbaro causera
 “ autant de satisfaction à la famille
 “ Royale,

“ Royale, que la recette infallible
“ que j’apporte pour la prompte
“ guérison de l’épagneul chéri de la
“ Reine. Mais c’est ainsi que le
“ talent dans ce maudit siècle de
“ fer.—Il me vient une idée : imit-
“ ons le Prince de Barbaro Séna y
“ Campo ; prenons un air rébar-
“ baratif ; prononçons un nom sonore
“ & respectable ; ayons la démarche
“ ferme & assurée, & vous verrez à
“ votre présence, les Gardes immo-
“ biles de respect. Allons.—Douce-
“ ment, le pas est un peu glissant :
“ Si l’on venait à me reconnaître, il
“ pourrait bien m’arriver autre chose
“ que des coups de crosse : l’affaire
“ est diablement scabreuse. Eh quoi !

“ tu

“ tu as peur ! Où est ton courage ?

“ Quoi ! une si faible barrière t’ar-

“ rête ? Tu n’es pas digne de faire

“ fortune. Ne fais-tu pas que l’im-

“ pudence sied bien à la Cour ?

“ Allons, tant de considérations

“ l’emportent ; je me détermine, ar-

“ rive ce qui pourra : partons.” Là-

dessus, Arlequin part, s’élance hors de

l’endroit où il était niché, s’avance à

grands pas dans la chambre, s’ap-

proche de la Sentinelle, lui dit d’un

air fier : “ place, place, pour le

Prince d’*Arléquino*, *Polichinello* y

Scaramoucho.” Le Garde étonné

d’un nom si baroque, ouvre de grands

yeux, recule deux pas, présente les

armes en tremblant, & laisse passer

le Seigneur de nouvelle date.



CHAPITRE VI.

Il faut battre le fer quand il est chaud.

Terreur panique.

ARLEQUIN traverse sans s'arrêter la dernière antichambre, & dit à l'Officier introducteur : “ Mon-
“ sieur, faites-moi le plaisir d'annon-
“ cer à Leurs Majestés, qu'un célè-
“ bre Médecin venu exprès des
“ Antipodes pour guérir le noble
“ épagneul de la Reine, demande en
“ grace la faveur d'un moment d'au-
“ dience.” L'Officier toise des yeux
le nouvel Esculape, & lui dit sèche-
ment : “ attendez, & l'on vous fera
savoir

“ savoir si vous pouvez paraître.”
Un instant après il revint, & dit avec plus de politesse : “ Monsieur, donnez-vous la peine de me suivre, j’ai reçu ordre de vous introduire.” — Arlequin le suivit effectivement, mais d’un pas si chancelant, avec un visage si pâle, qu’on l’aurait pris pour un criminel qui allait recevoir sa Sentence. La crainte fit pour un moment, évanouir tous ses projets de fortune. Et lui, qui auparavant avait tant désiré cette entrevue, & qui ne l’avait obtenu qu’au risque d’avoir les côtes rompues, aurait donné de bon cœur sa femme & sa boutique, pour pouvoir en être exempt. Cependant,
le

le spectacle qui allait s'offrir à ses yeux, n'était guères propre à le rassurer.

C CHAP.



CHAPITRE VII.

Spéctacle brillant. Discours Académique.

LA porte de la salle s'ouvte lentement, l'introducteur se range de côté, Arlequin s'avance.—Dans un fallon spacieux & superbe, assis sur un Trône éclatant de pierreries qu'ombrageait un dais magnifique ; Leurs Majestés Cathaifiennes voyaient à leurs deux côtés, les principaux Seigneurs de l'Etat rangés en demi cercle.—On observe le plus profond silence ; tous les yeux sont fixés sur le Médecin étranger, qui
troublé

troublé d'un spectacle si nouveau pour lui, ne savait plus à quel Saint se vouer. Il fit plusieurs révérences ridicules, qui attestaient son désordre ; mais que la plus grande partie des Seigneurs prenaient pour un cérémonial usité aux Antipodes en pareil cas. Il veut parler : sa voix expire sur ses lèvres, & il demeure la bouche ouverte. Enfin la Reine, dont la sensibilité souffrait de voir son fidèle Epagneul s'éteindre insensiblement, rompt ce silence, & dit au Médecin Savetier d'un ton plein de douceur : “ savant Etranger, si
 “ la profondeur de votre Art vous a
 “ fait découvrir quelque secret capable de rendre le repos à mon

“ esprit, en guérissant mon amiable
 “ petit chien ; hâtez-vous de le met-
 “ tre en usage, & soyez persuadé que
 “ la récompense que je vous destine,
 “ surpassera toutes vos espérances”.

A ces douces paroles, Arlequin sen-
 tit son courage renaître ; il contempla
 d'un œil plus assuré le spectacle
 pompeux qu'il avait devant lui ; exé-
 cuta d'autres révérences avec plus
 de symmétrie ; toussa avec discrétion ;
 & se tournant vers la Reine, il lui
 adressa d'une voix mâle cette pom-
 peuse harangue.

GRANDE, ILLUSTRE, PUISSANTE,

AUGUSTE REINE.

La Papiers Publics pénétrés de
 la douleur la plus profonde, ont
 annoncé

annoncé à tous les fidèles Sujets de
 Votre Majesté, la nouvelle terrible
 & épouvantable de la maladie fu-
 neste & dangereuse, qui a osé s'at-
 taquer aux précieux jours de votre ai-
 mable petit chien Epagneul. Jugez,
 Madame, quel serait notre affliction
 & notre désespoir, si la cruelle Par-
 que sans égard pour nos cris & pour
 nos prières, allait le plonger tout en-
 tier dans la nuit du tombeau. Hélas !
 peut-être sa mort serait suivie d'un
 malheur encore plus funeste : peut-
 être, le cœur trop sensible de Votre
 Majesté ne pourrait survivre au coup
 fatal, qui le priverait à jamais des
 innocentes caresses d'un animal chéri :
 peut-être, la mort impitoyable non

contente d'une seule victime, voudrait, en plongeant cet Etat dans le deuil s'attaquer à une tête plus chère. Ah ! sans doute, son Royal Epoux ne pourrait survivre à cette double perte ; & on verrait.—Mais, grande Reine, écartons ces horribles images ; un jour plus serein va reluire ; la joie va renaître dans tous les cœurs. Cette heureuse révolution, c'est moi qui prétends l'amener. Oui, Madame, n'en doutez pas : l'Epagneul chéri de votre Majesté, jouira toujours de la lumière ; il tressaillera encore au son de vos douces paroles ; votre carressante main excitera de nouveaux ses charmantes gambades. Il y plus : j'espère même, par la force

force de mon Art, lui assurer une longue vie, qui ne sera troublée d'aucun nuage; & je ne demande qu'un quart-d'heure à Votre Majesté, pour lui prouver ce que j'ai l'honneur d'avancer.

Et vous, Peuple aimable, si chéri de vos Maîtres, & si digne de l'être; que dans vos transports, les buchers s'allument, les cloches sonnent; que les fleurs couvrent vos pavés; que les plus riches tapisseries décorent vos rues; que vos Peintres, vos Poètes, vos Musiciens, généralement tous vos Artistes, s'empressent à l'envi de célébrer cet évènement glorieux; tandis que rivale du tonnerre, votre artillerie foudroyante faisant retentir de son bruit effroyable

effroyable les échos les plus éloignés, annoncera à l'Univers étonné, que le petit chien de votre auguste Reine se trouve enfin guéri.

*Quant à moi, je ne demande pour prix de mes travaux & de mes succès, que la satisfaction de partager l'allégresse publique, & de me dire, en voyant la joie éclater de toutes parts : " C'EST
" MOI QUI L'AIT FAIT NAÎTRE."*

CHAP.

Changement de Scène.

APEINE Arlequin eut-il achevé cette académique & pompeuse harangue, que les applaudissemens réitérés vinrent flatter son oreille. “ Qu’on m’apporte mon Epagneul, “ s’écria la Reine ; & fi le Docteur “ possède autant de science que d’es- “ prit, je ne doute point de sa “ prompte guérison.” Une Dame d’Honneur vint sur le champ le présenter au Médecin. Il était couché dans une berce garnie de pierreries, & en-

& enveloppé de langes magnifiques. Le pauvre animal souleva un peu la tête, contempla d'un air stupide l'illustre assemblée—& puis—tomba dans sa première létargie. “ Ah! Ciel ! “ il est peut-être mort ! s'écria la “ Reine.—Non, Madame, (répartit “ Arlequin d'un air capable) mais “ il était tems que j'arrivasse.” Là-dessus, il tira de sa poche une petite boîte, mit dans la gueule de l'animal une certaine drogue, dont l'effet était, disait-il, infaillible. Mais, hélas ! le malade ne donnait plus aucun signe de vie. La consternation paraissait peinte sur tous les visages ; déjà plus d'un malin Courtisan avaient lancé de caustiques épigrammes

épigrammes sur la personne & la capacité du Docteur, qui plus mort que vif, ne fçavait à quoi attribuer l'impuiffance de fon remède ; lorsque tout d'un coup, ô merveille inouïe ! le petit chien s'éveille, s'anima par degrés, ouvre les yeux, s'étend, bâille, dresse les oreilles, remue fa queue, se met fur ses pattes, saute en bas de la berce, & court joyeusement caresser son auguste maitresse.

La Reine à cette vue, transportée de joie, s'élance hors de son Trône, court au milieu des applaudissement embrasser l'heureux Docteur, en s'écriant : “ ah ! je vous dois
 “ plus que la vie ; aussi, ma recon-
 “ naissance n'aura point de bornes ;
 “ & pour

“ & pour vous le prouver, je vous
 “ fais Généralissime de toutes mes
 “ Armées. Allez, savant homme,
 “ combattre les ennemis de cet Etat,
 “ & faites-leur payer bien cher les
 “ avantages qu’ils ont remportés
 “ jusqu’ici.—Madame (dit grave-
 “ ment le Roi, qui n’avait pas en-
 “ core ouvert la bouche) y pensez-
 “ vous ? Pour avoir guéri votre
 “ chien, le faire Généralissime !
 “ C’est, je crois, compromettre trop
 “ légèrement l’honneur de notre
 “ Monarchie & la gloire de nos ar-
 “ mes. — Qu’appellez-vous com-
 “ promettre ? Je vous soutiens, moi,
 “ qu’il est plus difficile de guérir un
 “ *chien*, que de gagner une *bataille* ;
 ainsi,

“ ainsi, je veux absolument.—A la
 “ bonne heure (interrompit le Mo-
 “ narque Cathaisien en bâillant) nous
 “ n’aurons pas de bruit pour cela :
 “ d’ailleurs—je pense que vous avez
 “ raison, quand je songe qu’il l’a
 “ guéri d’une drôle de manière. Eh
 “ bien ! soit, je le déclare Général-
 “ issime ; arrive ce qui pourra.
 “ Mais (ajouta-t-il en bâillant en-
 “ core plus fort) sortons d’ici, car
 “ l’ennui me gagne.” A ces mots
 tout le monde se leva ; & Arlequin se
 vit conduire dans un Palais magni-
 fique, environné d’une foule de
 flatteurs, qui ne cessaient de le com-
 plimenter sur son élévation.



C H A P I T R E IX.

Espèce de second Tome.

UN nouvel ordre de choses va s'offrir aux regards de mes Lecteurs. Ce n'était plus ce pauvre Savetier exposé au mépris, aux injures, aux brutalités d'un tas de faquins, qui s'efforcent de faire partager aux indigens la honte & l'ignominie dont ils sont couverts; c'est le Général en chef d'un puissant Empire; c'est un homme enfin, destiné à soutenir l'honneur de l'Etat, à reculer les bornes de la Monarchie, en même-tems qu'il assure aux Citoyens la possession

possession de leurs biens, leur liberté & leurs vies. Quel rôle brillant ! mais qu'il est difficile à soutenir ! Que de Philosophes, qu'un pareil changement de fortune aurait mis hors d'eux-mêmes ! Aussi, la pauvre tête d'Arlequin n'y était plus. Adieu Philosophie, Médecine, cabaret, femme, ménage, connaissances, cotteries., parens, amis ! adieu, vous êtes tous oubliés. Distrait par les fades éloges des Courtisans ; encensé par les magnifiques lieux communs des Poètes ; séduit par les charmes volutueux des belles ; enivré des funestes vapeurs de l'ambition ; comment aurait-il pu songer à vous ?



CHAPITRE X.

*On se fait à tout, principalement à
la grandeur.*

HUIT jours se passèrent ainsi dans un enchantement bien difficile à décrire; le Général Cathaisien voyait pour ainsi dire, un nouveau monde éclore à ses yeux. Promené de spectacle en spectacle, de plaisir en plaisir; au faite des honneurs, dans le sein de la gloire; plongé dans le luxe, la mollesse, les voluptés & la bonne chère, il savoit à peine ou il étoit et cequ'il fesoit. Il ressembloit plutôt à ces fameux Chevaliers errans que des Nécromanciens

ciens ennemis de leur gloire, tenaient enchantés dans des Palais magiques, jusqu'à ce que des Fées propices en détruisant l'enchantement, rendissent aux preux Chevaliers leur liberté, leur force & leur courage. Arlequin au lieu de Fée, se servit de sa raison ; il contempla d'un œil plus stoïque son changement de fortune ; il observa les Grands, les étudia ; & au bout de quelques jours il les copia si bien, qu'on aurait cru que c'était plutôt sa naissance que son mérite, qui l'avait élevé à l'éminente dignité de Généralissime. Venait-il un postulant lui exposer ses services & ses besoins, implorer son crédit pour obtenir une gratification, un

emploi ou une pension ; Arlequin l'écoutait avec bonté, plaignait ses malheurs, l'assurait de sa protection, le reconduisait avec politesse, & finissait par l'oublier.

Qu'un Seigneur, ennemi d'un homme en place, lui propose de former entr'eux une ligue, pour perdre le Ministre dans l'esprit du Roi.

Qu'ensuite le Ministre vienne à son tour, proposer au Général de faire cause commune avec lui, pour devenir les seuls dispensateurs des graces.

Arlequin écoute l'un & l'autre avec attention, paraît entrer avec chaleur dans les vues opposées ;
demande

demande leur amitié, leur offre la
sienne, promet de les défendre en-
vers & contre tous, les quitte avec
cordialité—& va travailler pour lui
seul.

CHAP.



C H A P I T R E XI.

Visite intéressée. Mécènes moderne.

U N matin qu'il se disposait à se rendre au lever du Roi, entre sur la pointe du pied un petit homme d'une figure riante, tiré, comme on dit, à quatre épingles, s'exprimant avec grace, disant les plus jolies petites bagatelles du monde, brillant d'antithèses & de comparaisons historiques, pétillant d'esprit, semant à pleines mains les fleurs de la Mythologie ; & sur-tout, paraissant toujours fort content de lui-même. Après plusieurs jolies révérences il
dit

dit au Général d'un air pincé :

“ Monseigneur, j'avais juré de ne

“ plus consacrer ma muse à chanter

“ les Héros de Cathai ; j'aurais dé-

“ fié Alibiade même de me faire

“ rompre le silence : mais Monsei-

“ gneur, un mérite aussi éclatant

“ que le vôtre doit faire exception

“ à la règle ; & semblable à l'Hercule

“ de la Fable, votre Excellence m'a

“ forcé, nouveau Cacus, jusque dans

“ mes derniers retranchemens.”

Après ce charmant Discours
qu'Arlequin ne comprit guêtes, il
lui présenta tout en caressant son
jabot, une pièce de Poésie qu'Ar-
lequin ne comprit point du tout.
Cependant, il trouva les vers si
beaux,

beaux, qu'il gratifia d'une somme considérable le merveilleux Auteur, & le fit entrer dans une Société de Lettrés, dont les talens, les lumières & le génie de quelques Membres semble excuser la mediocrité du *reste*.

Tous les Journaux de la Nation exaltèrent à l'envi ce bienfait mémorable ; & il n'y eut pas de méchant Auteur qui dans l'espoir d'éprouver le même sort, ne le comparât dans un Ode, Epître, Sonnet ou Madrigal, à Périclès, à Mécènes ou à Melfor (1).

Tandis

(1) Melfor—ne fera pas comme Mécènes le flatteur ni l'ami d'un Tiran ; ou comme Périclès

Tandis qu'un honnête mais obscur Citoyen, qui s'occupait de vues utiles & patriotiques, & qui venait de composer une machine propre à soulager le Cultivateur dans le pénible travail de tracer des fillons ; bien loin de pouvoir présenter sa machine au nouveau Mécène, & recevoir la récompense qui lui était due, se vit arrêté dès la première antichambre,

Pericles un Tiran lui même. Regent de l'Empire pour son neveu encore enfant, il sera craint, envié mais respecté des grands & adoré du Peuple. Il sera flatté ; parceque c'est un malheur attaché au pouvoir : mais comme il saura prévenir les besoins des hommes a talens, l'encens qu'on lui prodiguera sera plutot l'expression de la reconnaissance que les accens de la mendicité.

tichambre, & exposé aux railleries de la valetaille sur son mauvais habillement; de sorte qu'indigné d'un pareil traitement, il quitta le Palais de cet homme nouveau, & courut ailleurs chercher un Seigneur affable, éclairé, bienfaisant, populaire, & sur-tout un ami de l'humanité.

CHAP.



CHAPITRE XII.

*Presque tout pour la vanité : le reste
pour la vertu.*

LE lendemain, le Général Cathasien vit introduire dans son appartement un original d'une espèce bien singulière : c'était un Généalogiste. Sa figure & son habillement méritent bien quelque attention.——

Sur deux poutres était posée une masse informe, qui cependant avait quelque conformité avec corps d'une homme ; le tout était surmonté d'une grosse boule, sur laquelle on croyait distinguer un front, des yeux, un nez, une bouche & un

E menton.

menton. L'habillement n'était pas peu propre à donner du relief à la chose. Les fouliers étaient blancs ; l'un de ses bas verd & l'autre rouge ; la culotte était bleüe & la veste jaune : faisant allusion par cette bigarure aux champs d'or, d'argent, d'azur, de gueules & de sables qui composent le fond des armoiries. Mais l'habit sur-tout mérite une description particulière : le fond en était blanc ; un millier de raies de diverses couleurs, bisarrement tracées, d'une grosseur, d'une longueur inégale parcouraient l'étendue de cet habit, & représentaient les principaux arbres généalogiques de la Noblesse du Royaume. Quant à la perruque,

perruque—c'était un chef-d'œuvre d'industrie. Il partait d'une grosse touffe de cheveux qui formait le toupet, quelques boucles d'inégale structure, qui donnaient naissance à d'autres boucles ; celles-ci, héritières de la fécondité de leurs mères, couvraient de leurs nombreux enfans les larges épaules du Généalogiste. Cette perruque mystérieuse représentait avec la plus scrupuleuse exactitude, la souche d'où était sortie la Famille Royale & les dignes rejetons de ladite Famille. — Peut-on pousser plus loin le respect pour son Roi & l'amour de son état ? Arlequin après avoir contemplé avec étonnement ce personnage extraordinaire,

Ini demanda poliment le sujet de sa
 visite. “ Monseigneur, (dit le Bla-
 “ soniste) j’ai l’honneur de connaître
 “ parfaitement votre illustre fa-
 “ mille.” (à ces mots, Arlequin
 rougit & l’autre continua) “ ayant
 “ appris que le feu vient de consu-
 “ mer un des Palais de votre Excel-
 “ lence. — Quoi ! interrompit le
 “ Général, le feu a brûlé mon !—
 “ Ah ! vous me faites songer à ma
 “ pauvre Epouse. — Mais achevez
 “ votre récit. — Comme, Monsei-
 “ gneur, le feu n’a pas épargné vos
 “ parchemins. — Eh ! de quels par-
 “ chemins voulez-vous parler ?
 “ (s’écria étourdiment l’ancien Sa-
 “ vetier) Dites donc mes *cuirs*. — Des
 “ cuirs !

“ cuirs ! Ah ! fans doute que les
 “ illustres Ancêtres de votre Excel-
 “ lence pour défendre les augustes
 “ titres de leur noblesse des ravages
 “ du tems, ont jugé à propos de les
 “ faire graver dans le cuir. En ce
 “ cas, Monseigneur, le dommage qui
 “ vient d’arriver à votre Excellence
 “ serait irréparable, si les talens &
 “ les lumières que je possède en fait
 “ de blason ne rendaient le remède
 “ fort facile. Oui, Monseigneur,
 “ dans peu vous verrez l’arbre généa-
 “ logique de votre Excellence ré-
 “ tabli sur son ancien pied : il y a
 “ plus, Monseigneur : vos augustes
 “ Ancêtres ne croyaient tirer leur
 “ origine que du Roi Juba ; & moi,

“ je soutiens, & suis en état de
 “ prouver, qu’ils descendent di-
 “ rectement d’un fils que la Reine
 “ de Saba eut du Roi Solomon.”

Quoiqu’Arlequin affectât de rire
 d’un pareil discours, son amour-
 propre lui fit accepter les propo-
 sitions du Blasoniste. Il lui fit présent
 d’une grosse somme, par le moyen
 de laquelle le Généalogiste se fit
 fort de rendre dans peu, un Save-
 tier le plus noble Gentilhomme du
 Royaume de Cathai. Après cette
 belle promesse il sortit fort content
 de son expédition ; tandis qu’Arle-
 quin touché du souvenir de sa fidelle
 Epouse, lui fit passer par une main
 inconnue quelques pièces d’or, en
 l’avertissant

l'avertissant de n'être point inquiète
du sort de son mari. La bonne
dame à la vue des espèces, sécha ses
larmes & dit au messager avec un
soupir : “ hélas ! Monsieur, que le
“ bon Dieu le prenne en sa sainte
“ garde !”

CHAP.



CHAPITRE XIII.

*Début héroïque. Le courage naît
souvent de l'ignorance.*

Cependant Arlequin partit quelques jours après, pour se mettre à la tête de la principale armée Cathaisienne. Une nombreuse escorte l'entourait ; & malgré les beaux projets de gloire dont on le berçait tout le long de la route, il ne laissait pas de préférer en lui-même d'être Général en tems de paix, plutôt que d'aller cueillir au risque de sa vie & de ses membres les lauriers incertains de la guerre. Mais déjà savant

en

en l'art de feindre, il affecta une contenance grave, ferme & assurée; prononça savamment quelques mots tactiques; cita quelques traits historiques, & mit en lumière quelques projets qu'il n'exécuta jamais; se fit passer ainsi dans l'esprit de ses Auditeurs, pour un Général consommé, également propre aux sièges, aux batailles, aux victoires & aux retraites. Il fit son entrée dans le camp aux acclamations de tous les Guerriers, aux décharges redoublées de l'artillerie & de la mousqueterie. Il trouva le siège de la ville de Capra commencé, & il alla sur le champ visiter la tranchée. Le pauvre Arlequin ignorant le danger qu'il courait,

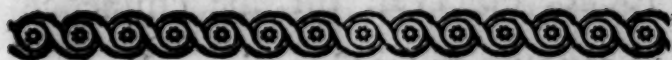
rait, s'avança jusqu'aux fossés de la Ville avec le plus grand sang-froid du monde. Les Officiers qui le suivaient malheureusement mieux instruits que leur Général, n'étaient pas aussi à leurs aises. A la fin, un de ces Messieurs prit la liberté de représenter au Général novice, que dans un pareil endroit son Excellence s'exposait à un péril évident.—Il parlait encore—lorsqu'un boulet de canon vint lui couper la parole & une jambe. Arlequin à cette vue s'efforce de cacher sa peur ; & sous prétexte de s'intéresser à la vie du blessé & de ceux qui l'entouraient, il abandonna précipitamment ce terrible endroit, se promettant bien de ne plus s'exposer

poser ainsi, sans s'être au préalable soigneusement informé s'il n'y avait point de danger. Cependant cette action téméraire produisit le plus grand effet sur l'esprit des Soldats : ils se croyaient sûrs de vaincre sous un Général qui comptait sa vie pour rien. Sa bravoure parvint jusqu'aux oreilles du Roi & de la Reine. Leurs Majestés lui écrivirent une lettre obligeante, dans laquelle Elles lui recommandèrent & même lui ordonnèrent de ne pas priver en s'exposant si témérairement, l'Etat de son plus ferme soutien. Le brave Arlequin sentit trop vivement la force de pareilles raisons pour ne pas se conformer avec la plus scrupuleuse exactitude

exactitude aux intentions louables
de Leurs Majestés.

Quelques jours après cette action
héroïque, ayant appris que l'ennemi
s'avançait à grand pas pour secourir
la Ville assiégée, son Conseil lui per-
suada d'ordonner pour le lendemain
un assaut général.

CHAP.



CHAPITRE XIV.

La réputation quelquefois ne coûte pas cher.

S_i l'habileté d'Arlequin dans la Médecine l'avait élevé au grade de Généralissime, l'intrépidité de ses troupes le fit passer pour le Héros du Cathai. La ville de Capra qui l'année précédente avait coûté aux ennemis quatre mois de siège & dix mille hommes d'élite, fut emportée d'emblée par l'armée Cathaisienne, après douze jours de tranchée ouverte. Pendant l'action, Arlequin muni d'une bonne lunette d'ap-

F proche,

proche, observait sur une éminence la bravoure de ses Guerriers. Il n'eut pas plutôt apperçu le succès de ses armes, qu'il descendit précipitamment de la montagne; courut au grand galop arrêter l'impétuosité de ses Soldats, & sauver les malheureux habitans des horreurs qu'entraîne ordinairement une Ville prise d'assaut. Il donna un exemple de modération inouïe jusqu'alors : il eut la grandeur d'ame de refuser une somme considérable, que les Citoyens de cette grande Ville lui offrirent *secrètement* en témoignage de leur reconnaissance.

CHAP.



CHAPITRE XV.

*Graves Causes d'une Guerre
sanglante.*

PENDANT que tout le Royaume s'applaudissait d'un succès si inattendu, & que la flatterie prodiguait au vainqueur les éloges les plus outrés; le même homme qu'elle venait de nommer l'invincible & le Soutien de l'Etat, se vit à la veille de perdre par sa négligence une bataille décisive, qui devait anéantir le Royaume & détrôner le bienévolé Monarque. Mais avant de raconter cette mémorable journée, je vais, pour l'in-

telligence du Lecteur lui découvrir impartialement les causes d'une guerre si envenimée, qui déjà avait ruiné le commerce des deux Nations, accablé le Citoyen sous le poids des impôts, tué ou estropié de part & d'autre près de deux cens mille hommes. — Heureusement que de ce nombre, cent quatre-vingt-dix mille n'étaient que des simples Soldats. — Je commence :

La veille du jour de la fête du Roi de Congo, on avait résolu que pour éviter toute dispute de prééminence, les Ambassadeurs de Cathai & de Bambou viendraient en même-tems complimenter Sa Majesté, & qu'ils entreraient dans le cabinet du Monarque

Monarque par deux portes opposées. Le Grand-Maître des Cérémonies fut nommé pour empêcher qu'en s'approchant du Trône, l'un des Ambassadeurs ne précédât pas l'autre. Le lendemain, Sa Majesté Congoïenne assis sous un dais magnifique attendait gravement l'arrivée des Ambassadeurs. Ils ne tardèrent pas à se présenter. Alors le Maître des Cérémonies, après avoir fait ouvrir en même-tems les portes, & vérifié de ses propres yeux, si les pieds de leurs Excellences ne passaient le seuil desdites portes, donna le signal convenu, & les Ambassadeurs s'approchèrent du Trône.—

Mais, hélas ! un seul point oublié rendit inutiles tant de sages précautions, & produisit une des plus sanglantes Tragédies qui jamais ayent désolé les deux Nations. On n'avait pas fait attention que l'Ambassadeur de Cathai étant un peu plus lesté & moins épais que celui de Bambou, il devait nécessairement en suivant son allure naturelle le devancer de quelques pouces ; ce qui malheureusement arriva. Il était déjà à moitié chemin du Trône, que son rival en était éloigné quasi des deux tiers. Le Grand-Maître des Cérémonies s'apercevant de cette inégalité allait y remédier ; mais il fut prévenu par la scrupuleuse attention du

du Bambouen, qui se mit à crier d'une voix forte & l'œil en feu : *arrête, téméraire !* L'Ambassadeur de Cathai se retourne, regarde son antagoniste d'un air courroucé—& continua de s'approcher du Trône.

Ce redoublement d'audace mit le Bambouen hors de lui-même; il osa, sans respect pour une tête couronnée insulter au Roi de Cathai & a son Représentant. Celui-ci peu patient de son naturel, riposta vigoureusement & n'épargna pas plus le Roi de Bambou. En vain mit-on tout en usage pour calmer leurs esprits irrités; ils fortirent comme des furieux du Palais Royal, en jurant que leurs Maîtres allaient laver par des flots

flots de sang, l'affront qu'on osait
faire à leurs augustes personnes &
à leurs Représentans.

CHAP.



CHAPITRE XVI.

*Rois, abjurez la vengeance, elle peut
vous être funeste.*

TELLE fut la cause ou le prétexte de cette guerre qui durait depuis quatre années. Marcabo, Roi de Bambou, Prince intrépide, s'étant mis à la tête de ses armées avait toujours battu les troupes Cathaïsiennes : il avait terminé la dernière campagne par le gain d'une bataille & la prise de la ville de Capra, qu'on regardait comme le boulevard du Cathai. Le Prince Bambouen fier de tant d'avantage, n'avait voulu consentir à
aucun

aucun accommodement. Il attendait avec impatience l'arrivée du printemps pour pénétrer dans l'intérieur du Royaume, & mettre tout à feu & à sang, lorsqu'Arlequin dès le mois de Mars avait fait inconsidérément assiéger la ville de Capra. Cette entreprise condamnée par tous les gens de l'Art, eut cependant le plus brillant succès (comme nous venons de la rapporter). Le Roi de Bambou, qui charmé de voir les Ennemis courir d'eux-mêmes à leur perte, les avait laissés ouvrir tranquillement la tranchée, se mettait alors en route pour venir secourir la Ville assiégée lorsqu'on vint lui en annoncer la prise. Marcabo, quoiqu'étourdi

qu'étourdi d'une pareille nouvelle, sentit redoubler son courage; enflammé de colère, il résolut de ne point différer sa vengeance. Trois jours après, il se trouva en présence des Ennemis.

CHAP.



CHAPITRE XVII.

Combat nocturne, mêlée terrible.

CEPENDANT, Arlequin fort embarrassé de sa personne & de sa réputation ayant appris l'arrivée du Roi de Bambou, fit sur le champ ordonner un Conseil de Guerre, afin de prendre le parti qui convenait le mieux dans la situation actuelle. Tous les Officiers supérieurs s'y rendirent en foule; & à force de parler & de ne rien conclure comme c'est l'ordinaire, l'assemblée durait encore à minuit; lorsque le cri de la mort, l'accent de la douleur & de la

la rage, le bruit de la mousqueterie, le cliquetis des armes, cent fois plus terrible dans l'horreur de la nuit, vinrent interrompre les Membres de l'assemblée dans leurs graves délibérations. Un instant après, entre dans la tente un homme effaré tout couvert de sang, qui s'écrie d'une voix lamentable : " Monseigneur, " Messieurs, vite, vite, sauvez-vous ! " si vous ne voulez être massacrés " par les cruels Bambouëns." A ces mots la crainte l'emporte sur l'amour-propre : on ne songe plus, ni à la Patrie, ni à son rang, ni à sa réputation, ni à l'honneur : chacun se sauve comme il peut ; & par sa propre terreur augmente la terreur des

G

autres.

autres. Enfin dans le milieu du camp la déroute était générale. L'intrépide Marcabo à la tête de ses Guerriers ordonnait de sang-froid le carnage, la mort & l'incendie : tandis que le brave Arlequin après avoir couru l'espace d'une demie-lieue, s'alla nicher, nouveau Marius, au milieu des roseaux dans le fond d'un marais. C'en était fait de l'Etat : le Monarque Cathaïfien allait payer bien cher sa molle complaisance : si une faute que fit le Roi de Bambou jointe à la présence d'esprit d'un vièl Officier subalterne & le courage des Soldats, n'eussent ramené la victoire, sauvé l'Etat, forcé l'ennemi à une paix honteuse,

&c

& élevé Arlequin au comble de la gloire. — Le Roi de Bambou emporté par son courage s'acharnait à la poursuite des fuyards ; il oubliait que tout l'aîle gauche du camp Ennemi n'avait rien senti de l'impétuosité de son attaque. Une foule de Vétérans en remplissait l'enceinte. Ces braves Guerriers indignés de voir le sort de l'Etat confié en de si mauvaises mains, & la négligence de leur Général causer la perte de la Nation, s'armaient en diligence, résolus de périr plutôt sous les ruines de la Patrie que de survivre à sa honte ; lorsqu'un vièl Officier subalterne respecté de ses camarades, arrêta pour un moment leur courage,

les assembla autour de lui & leur parla en ces termes :

“ Camarades, vous me connais-
 “ sez ; je vous connais bien aussi.
 “ Depuis quarante ans je sers la
 “ Patrie, & en voici les preuves
 “ (ajouta-t-il, en découvrant sa
 “ poitrine cicatrisée & ses cheveux
 “ blancs) voyez à présent si je
 “ suis digne de vous donner un con-
 “ seil.” Tous les Guerriers applau-
 dirent à ces paroles martiales, &
 Geski (c'est le nom de ce respectable
 Militaire) reprit ainsi : “ les Ennemis
 “ fiers de leurs succès & se croyant
 “ sûr de la victoire, se débandent
 “ pour piller comme de viles Tar-
 “ tares, ou s'amuse à poursuivre
 “ quelques

“ quelques soldats assez lâches pour
 “ fuir. Mes amis, vengeons leur
 “ affront & celui de l'Etat. Le
 “ pistolet d'une main, le sabre de
 “ l'autre, tombons à la fois sur ces
 “ marauds. Nos chefs nous aban-
 “ donnent : eh bien ! la gloire sera
 “ pour nous seuls. Sauvons en un
 “ mot la Patrie, dût-elle être ingrate.
 “ Mais le tems presse.—Marchons.”

Il part, suivi de tous les Guerriers.
 On s'avance à travers des monceaux
 de cendres, des tentes renversées,
 des cadavres défigurés & des armes
 ensanglantées. L'horreur & la mort
 les accompagnent ; rien ne résiste à
 leurs efforts. Leur troupe à chaque
 instant grossit par les fuyards qui

s'y rendaient en foule, chasse, renverse, dissipe les Ennemis surpris d'une attaque si imprévue. La fortune change ; les vaincus deviennent les vainqueurs. Geski & les siens vengent par des flots de sang, le sang qui avoit déjà coulé. Mais ce vieux Militaire conserve tout son sang-froid dans l'horreur de l'action ; il enhardit par sa voix & par son exemple les moins intrépides ; arrête la fougue impétueuse des plus braves ; & sur-tout empêche que dans l'ivresse du succès, ses Guerriers ne se débandassent pour courir à la poursuite des fuyards. Tant de sages précautions ne furent pas inutiles. Le Roi de Bambou revenait triomphant,

triomphant, suivi d'une grande partie de son armée & d'une foule de prisonniers de la première distinction. Quelle fut son étonnement de voir une nouvelle armée Cathaïenne diffiper devant lui ses Guerriers épouvantés ! “ Arrêtez, lâches ! s’écria “ Marcabo, arrêtez ! ou que du moins “ votre Roi vous apprenne à mourir.” En achevant ces mots, le courageux Monarque se précipite à la tête des siens au milieu des bataillons ennemis. Il fallait tout le courage, la fermeté, le sang-froid de Geski & de ses Soldats, pour ne pas succomber à une attaque si brusque. “ Amis, s’écria l’intrépide Vétéran, “ félicitez-vous, vous trouvez enfin “ des

“ des adversaires dignes de votre
 “ courage. Avancez.” — C’est ici
 que va se livrer un véritable combat—Les deux armées s’approchent,
 se mêlent, se confondent.—A l’instant la mousqueterie cesse, & les
 glaives étincellent.—Le sang coule,
 la mort vole ; la fureur anime les
 combattans, le courage les guide,
 la force ou l’adresse décident des
 victimes : on ne se voyait, on ne
 s’égorgeait qu’à la lueur des
 tentes embrasées. Le pied ferme,
 l’œil fixe, le regard assuré, on donnait
 la mort sans pâlir & on la recevait
 de même. Mais bientôt la résistance
 qu’on éprouve, les blessures qu’on
 reçoit, augmentent la fureur des
 Guerriers.

Guerriers. Ce n'est plus l'amour de la Patrie, ni l'honneur qui les aiment; ils ne connaissent d'autre instinct que la rage; la rage seule conduit leurs bras; la rage seule donne la mort, & on expire dans la rage. Le jour vint éclairer ces horreurs, sans que la victoire se soit fixée pour aucun parti, sans que le sang ait cessé de couler, & sans qu'on soit lassé d'en répandre. Mais enfin le sort de Cathai & la fortune d'Arlequin l'emportent. Un Grenadier Cathaisien, nommé Morand, voyant le Roi de Bambou entouré de ses plus fidèles serviteurs abattre à ses pieds une foule de victimes, s'élance, renverse tout ce qui s'oppose à son passage.

pénètre

pénètre jusqu'au Monarque, lève le bras ; & d'un coup terrible lui tranche la tête, la saisit par les cheveux, l'élève en l'air, & s'écrie d'une voix forte & à plusieurs reprises, “ *le Roi*
 “ *est mort, le Roi est mort !* Cou-
 “ rage, Camarades (s'écrie l'intré-
 “ pide Geski, sans donner aux en-
 “ nemis le tems de revenir de leur
 “ surprise) courage, la victoire est
 “ à nous : avancez, frappez hardi-
 “ ment, les Ennemis ne soutiendront
 “ plus vos efforts.” A ces mots, le
 Cathaïsiens sentent redoubler leur
 ardeur, ils s'élancent avec fureur sur
 les Bambouens consternés. Ceux-ci
 privés de leur intrépide Chef s'é-
 branlent, jettent leurs armes, pren-
 nent

nent honteusement la fuite, & cèdent aux Cathaïsiens une victoire complète. En vain s'efforcent-ils de regagner leur camp; poursuivis l'épée dans les reins ils sont impitoyablement massacrés. Geski après cette victoire signalée reprend son ancien grade, & attend en silence, que le Monarque qui lui doit sa Couronne, que l'Etat qu'il vient de sauver, sachent sensibles à la reconnaissance, estimer son courage, & assurer à ses vieux jours un asyle honourable qui puisse les sauver de horreurs de l'indigence.

CHAP.



CHAPITRE XVIII.

*Les dangers pour les uns, la gloire
pour les autres.*

L'ARMÉE victorieuse couverte de gloire & de butin était à peine rentrée dans le camp, que les Chefs qui l'avaient si lâchement abandonnée, remis de leur poltronnerie, vinrent lui ravir le fruit & l'honneur de la victoire. Ces Messieurs après s'être mutuellement félicités de leurs brillans succès, firent assembler tous les Soldats dans l'enceinte du camp. Là, ils vantèrent leur bravoure, souffrirent avec complaisance aux récits de

de leurs actions, leur distribuèrent
quelqu'argent & promirent de les
avancer incessamment. Ces bons
Guerriers dont la plus grande partie
ignorait comme les choses s'étaient
passées, éblouis de leurs largeesses,
charmés de leur popularité, les com-
blèrent de bénédictions. — Tel est
l'empire, l'ascendant de la naissance,
des richesses & du rang sur ces hom-
mes grossiers : ce que ces mêmes
hommes qui par leur fermeté, leur
force & leur courage l'emportent à
tous égards sur ces êtres blâsés,
s'avilissent cependant à un tel point
devant eux, qu'ils s'estiment heureux
d'obtenir pour prix de leurs travaux
& de leur sang répandu, un seul
H regard,

regard, le moindre geste, un simple souris de ces maîtres orgueilleux.

Arlequin cependant toujours niché au milieu des roseaux, maudissait à loisir sa funeste ambition & regrettait de bon cœur son cabaret, sa femme & sa boutique: Le moindre bruit, le moindre vent ; un oiseau, une grenouille, tout l'intimidait. Mais à la fin, il commençait peu-à-peu à reprendre ses esprits, lorsqu'il entendit venir de son côté une troupe de gens de guerre. A l'instant il se tint coi, respire avec peine, ouvre les yeux, les observe autant que sa situation gênante le lui permet, & prête à leurs discours une oreille craintive. C'était un peloton de Cathaifiens

Cathariens qui revenaient de la poursuite des vaincus. Ils remplissaient l'air de leurs cris de victoire & se demandaient mutuellement des nouvelles de leur Général. Arlequin n'ose d'abord se fier à un bonheur si surprenant; il attend pour s'en convaincre, que de nouvelles troupes en défilant devant lui viennent dissiper tous ses doutes. Alors se voyant seul, il prend son parti, se lève, se secoue, se glisse avec précaution entre les roseaux, s'avance fièrement dans la campagne, tire d'un air martial sa redoutable épée, & se mit à espadonner de droite & de gauche. Mais un nouveau malheur l'attendait. Il fut appercu par

un Grenadier Bambouen; celui-ci se mit à courir sur lui le sabre levé. L'intrépide Général se retourne au bruit, apperçoit le Spadassin; & ne consultant que sa légèreté naturelle il se mit à courir, ou plutôt à voler; lorsqu'en passant près d'un buisson, un coup de sabre parti d'un bras nerveux vint lui ouvrir la joue gauche depuis l'œil jusqu'au menton. L'infortuné Arlequin jette un cri perçant, & tombe anéanti sur le ventre. Son meurtrier charmé de sa victoire se mettait en devoir de le dépouiller; mais l'autre Bambouen arriva sur ces entrefaites vint y revendiquer sa part. Grande dispute entre les deux intéressés : l'un voulait tout

tout avoir, l'autre ne voulait rien céder. Il résulta de cette rixe un combat terrible, pendant lequel le brave Arlequin un peu revenu de sa frayeur s'esquive subtilement, monte sur un cheval abandonné, & rentre au grand galop dans le camp victorieux toujours flamberge au vent. Il y fut reçu aux acclamations de tous les Guerriers qui le croyaient mort : et sa large balaffre jointe à l'air martial qu'il sçut affecter, dissipa tous les doutes qu'on pouvait avoir sur son courage. Il écouta les éloges & les complimens de ses Officiers ; entendit les applaudissemens des Soldats, avec cette orgueilleuse modestie, ce souris supérieur, cet air

leste & décidé qui semblent rendre
un Général victorieux digne en effet
de tous les éloges de la flatterie.

CHAP.



CHAPITRE XIX.

Fiez-vous après cela aux Gazettes.

ON se doute bien que tous les Journaux de la Nation par leur récit pompeux, leur adulation intéressée, leurs spécieux mensonges, ne manquèrent pas d'ajouter à l'ivresse & à l'enthousiasme qui avaient gagné les Cathaisiens ; & surtout de faire déraisonner les graves Politiques de la Nation. Peut-être sera-t-on bien aise de voir la relation factice qu'ils firent de cette journée mémorable. On comparera cette relation du combat, avec le combat
tel

tel qu'il s'est passé ; par-là, l'on fera à même de prononcer sur la vérité, l'impartialité, la justice, la fidélité & les lumières de Messieurs les Journalistes.

monde
Ce 21 Mars, l'an du *Seigneur* 90000.

Si nous avons différé jusqu'à présent de donner à nos Lecteurs un récit détaillé de la mémorable action qui vient de se passer sous les murs de Capra, c'est que nous voulions auparavant prendre des informations exactes ; vérifier avec la plus scrupuleuse attention si dans l'ivresse du succès on n'avait pas exagéré les détails de cette fameuse victoire ; en un mot, ne rien soumettre aux yeux du Public qui ne fut confirmé par
des

des témoins oculaires, instruits & dignes de foi.

Mais à présent que le vainqueur, le Heros du Cathai, ainsi que Messieurs les Généraux *ont daigné eux-mêmes* nous faire parvenir les principales circonstances de cet événement à jamais mémorable, nous nous empressons de satisfaire à cet égard l'impatience publique ; bien persuadés que tout bon Citoyen ne lira pas sans le plus vif intérêt le récit d'une bataille, qui en affermissant les fondemens de l'Etat, nous conserve un Monarque, qui par ses vertus, sa bienfaisance & son humanité, tait les délices de la Nation & fera l'admiration de la Postérité.

Monseigneur

Monseigneur le Prince d'Arlequino, Généralissime de toutes les armées du Cathai, venait d'emporter d'affaut l'importante ville de Capra lorsqu'il apprit l'arrivée des Ennemis. Notre grand Général connaissait trop bien la présomption & la témérité de Sa Majesté, le Roi de Bambou, pour ne pas douter que ce Prince piqué de la prise d'une Ville de cette importance, entreprendrait pour se venger quelque'action d'éclat. Ce que son Excellence avait prévu, arriva. Le 13 de Mars, on reçut des avis certains, que le Roi de Bambou ne visait à rien moins que de venir au milieu de la nuit attaquer notre armée jusque dans son camp. Le 15
du

du même mois était fixée la nuit à la faveur de laquelle devait s'exécuter cette résolution téméraire. Mais Monseigneur le Prince était trop habile Général pour ne pas rendre funeste à son Auteur l'entreprise qui devait causer sa ruine. Pour cet effet, son Excellence vint se poster dans un lieu désavantageux ; affecta beaucoup de sécurité, une grande négligence & fit creuser des retranchemens peu profonds, défendus par de faibles palissades. Le jour fixé pour cette attaque, Monseigneur le Prince d'Arlequino en prévint quelques Officiers supérieurs, fit éteindre tous les feux, mit son Armée sous les armes, les posta aux deux aîles du
camp,

camp, ne laissant que fort peu de troupes au centre ; & dans cette posture attendit tranquillement les Ennemis. Il était onze heures du soir, lorsqu'on vint avertir son Excellence que toute l'armée Bambouenne s'avancait en colonne dans le plus grand silence de notre côté. Sur le champ notre habile Général fit donner ordre aux postes avancés de ne faire à leur approche qu'une résistance simulée, & de se retirer avec toutes les apparences de la crainte. Les troupes qui restaient dans le centre du camp reçurent le même ordre. Cependant, le Roi de Bambou n'ayant trouvé qu'une faible résistance & des retranchemens peu profonds, avaient
facilement

facilement surmonté ces légers obstacles ; il s'avançait à grands pas dans l'intérieur du camp ; mettait en déroute quelques pelotons épars, qui après deux ou trois décharges de leurs armes avaient reçu ordre de fuir. Sa Majesté Bambouenne enflé de ces faibles succès & se croyant déjà maître du champ de bataille, s'acharnait à la poursuite des fuyards, & laissait ses Soldats se débander à droite & à gauche pour courir au pillage & mettre le feu aux tentes. Monseigneur le Prince d'Arlequino attentif à leurs moindres démarches, saisit l'instant favorable & fit donner le signal dont on était convenu. Aussitôt les deux ailes de notre Armée

I fondirent

fondirent en même-tems sur les Ennemis dispersés. Le Roi Marcabo quoique surpris d'une attaque si imprévue, ne laissa pas que de vouloir se mettre en defense ; mais il fallut bientôt céder au courage, au sang-froid de notre célèbre Général, qui se battit comme un Lion à la tête de ses Grenadiers & eut deux chevaux tués sous lui. Les Officiers supérieurs animés par un si bel exemple enhardirent jusqu'aux moindres Soldats. Il était impossible aux Ennemis de résister à tant de prodiges de valeur ; aussi bientôt la déroute fut générale. Le Roi Marcabo fut tué en voulant rallier ses Soldats épouvantés, qui sourds à sa voix s'effor-

s'efforçaient de regagner leur camp. Mais Monseigneur le Prince, quoique grièvement blessé au visage d'un grand coup de sabre ne leur laissa pas le tems de se reconnaître : il les poursuivit de si près qu'il entra avec eux dans leur camp, malgré la résistance de ceux qu'on y avait laissé pour le garder. Tous ceux qui échappèrent au glaive des vainqueurs furent faits prisonniers de guerre ; de sorte que d'une Armée si florissante, composée de plus de 60000 hommes, à peine s'en sauvèrent-ils 1300.

Tel fut le sort de ce fameux combat. Jamais les Cathaïsiens n'ont remporté de victoire si complète ; & l'Etat en est redevable à un Géné-

ral qui par ses connaissances profondes en l'Art Militaire ; par sa fermeté, son courage, sa prudence, & par ses autres brillantes qualités, peut être à juste titre regardé comme l'émule d'Alexandre, de César, de Bouggarou (1) & de Matafski (2).

(1) Bouggarou vivra en l'année 43012. Il sera un fameux Nègre qui délivrera toute l'Afrique de l'atroce férocité des Européens : il les battrà de tous cotés, fera sur eux un grand nombre de prisonniers ; mais trop fier pour avilir son espèce en les vendant comme de vil bétail, il leur rendra la liberté, leur laissant le choix, ou de retourner dans leur Patrie, ou de partager avec ses compatriotes les délices d'un Gouvernement juste & libre. Européens, si vous doutez de ma prophétie ; songez que ce vertueux Africain sera noir, & que vous êtes blancs !

(2) Matafski vira en 3000 Génie audacieux,

Il y eut de la part des Ennemis plus de 17000 hommes de tués parmi lesquels on compte leur Roi, Sa Majesté Bambouenne, 70 Seigneurs de la première distinction, & 1900 Gentilshommes. On fit 26000 prisonniers, dont, 2 Princes du Sang, 3 Généraux, 8 Lieutenans-Généraux, 1500 Officiers Supérieurs, tels

I 3 que

esprit ferme, dur, inflexible, ame forte & énergique : dévoré d'ambition, il chassera de l'Amérique sa Patrie les avides Européens ; il effacera par des crimes nouveaux les crimes que les Espagnols ont commis dans ces malheureuses Contrées. Son Empire sera immense. Il regnera avec un sceptre de fer. Enfin, il sera autant en exécration aux Européens, que ceux-ci sont detestés des trois autres parties du Monde.

que Colonels, Brigadiers, Maréchaux-de-Camp, &c. &c. &c. Le nombre total des blessés se monte à près de 25213 hommes. On prit aux Ennemis 547 drapeaux ou étendards, 809 pièces de canon, toute la caisse militaire, les trésors du Roi Marcabo avec la cassette de ce Prince. Jamais victoire si complète n'a été achetée si bon marché. Par les soins de notre grand Général ; aussi prodigue de son sang qu'avare de celui de ses Soldats, nous n'avons perdu que quelques deux milles hommes, parmi lesquels on regrette le Prince de Piamou, le Duc de Marval, & les Seigneurs de Gento, de Spolmer & de Maukimar.

Monseigneur

Monseigneur le Prince se loue beaucoup de la valeur, de l'activité, de l'intelligence de Messieurs les Officiers Supérieurs qui dans ce terrible combat se sont, pour ainsi dire surpassés eux-mêmes. Son Excellence n'oublie pas les Officiers Subalternes qui ont si bien secondé leurs intrépides Chefs : enfin, *jusqu'aux simples Soldats*, tous ont concouru pour le soutien de l'Etat & la gloire de la Monarchie.

P. S. Sa Majesté Catholique ordonne que dans toutes les Villes, Bourgs, Villages, Hameaux de son obéissance, on célèbre par des feux de joie l'heureuse issue de cette fameuse bataille. Sa Majesté, en outre, consent

consent qu'on ouvre une souscription pour élever au Héros du Cathai un Monument durable, qui puisse transmettre à nos derniers neveux, le souvenir du service important que ce Grand Homme vient de rendre à sa Patrie.

Telle est, Lecteur, la substance des relations que firent dans le tems les véridiques Journalistes sur cet événement célèbre.—

Intrépide Geski, brave Morando, c'est ainsi que l'on songe à vous !—

CHAP.



CHAPITRE XX.

Paix glorieuse.

LES Etats de Bambou consternés de la mort de leur intrépide Chef, épouvantés des nouveaux avantages que les armées Cathaïsiennes ne cessaient de remporter, ne tardèrent pas à demander la paix. L'indolent Roi de Cathai fatigué d'une guerre qui nécessairement exigeait de sa paresse quelques instans de travail, nomma sur le champ des Plénipotentiaires pour en fixer les conditions. Ces Messieurs se conformant aux ordres secrets de Sa Majesté, travaillèrent

lèrent avec tant d'application, agirent de si bonne foi, que deux mois après la bataille de Capra on vit la paix proclamée dans les deux Royaumes. Les principaux articles portaient : qu'on se rendrait mutuellement les Places prises de part & d'autre pendant la durée de la guerre ; & surtout, que dans TEL ROYAUME, TEL PAYS, TELLE CONTREE QUE CE SOIT, LES AMBASSADEURS DE SA MAJESTE LE ROI DE CATHAI, AURONT INCONTESTABLEMENT LE PAS SUR LES AMBASSADEURS DE SA MAJESTE LE ROI DE BAMBOU.

Vive à jamais ! (s'écrie à ce sujet le Journaliste que nous venons de traduire) vive à jamais notre glorieux Monarque,

Monarque, à qui deux cens mille
hommes de ses Sujets ne coûtent
rien, lorsqu'il s'agit de les sacrifier
pour maintenir ses droits & soutenir
la dignité de son auguste Couronne !

CHAP.



CHAPITRE XXI.

Triomphe d'Arlequin.

QUINZE jours après la proclamation de cette paix glorieuse, l'invincible Arlequin partit pour se rendre en la Capitale du Royaume de Cathai, & jouir en Héros des honneurs d'un triomphe qu'il avait si bien mérité. On accourait en foule de toutes parts pour voir & admirer ce personnage extraordinaire. Mais ce fut sur-tout en entrant dans la superbe ville de Cékaï (1) que l'enthousiasme

(1) Cékaï, Ville Capitale du Royaume du Cathai.

thousiasme de la Nation se montra dans toute son énergie. D'abord, on le fit descendre de sa voiture pour l'instaler sur un superbe char de triomphe, sur lequel les pierreries, l'or, l'argent, la peinture, les lauriers, les Vers & la Prose formaient une charmante bigarure. Un attelage magnifique de six chevaux le conduisit à petit pas à travers une foule de peuple innombrable, qui faillit à étouffer le Héros sous la grande quantité de fleurs qu'on lui jetait de toutes parts. Monseigneur était escorté par les Gardes du-Corps, & ombragé des drapeaux qu'on avait pris aux Ennemis. Ces drapeaux agités par un vent violent, jaloux &

K

mutin,

mutin, ne laissaient pas que de faire enrager tacitement son Excellence, par les soufflets douloureux & incommodés qu'ils lançaient à chaque instant sur son auguste visage, sans nul respect pour sa gloire & sa dignité. Les cris, les acclamations de la multitude, le bruit d'une musique Militaire, le son des tambours & des cloches, les décharges redoublées de la Mousqueterie & de l'Artillerie, formaient le plus bruyant concert, le plus beau tintamare, le plus charmant vacarme du monde.

Ce fut dans cet ordre & dans cet appareil que Monseigneur le Prince s'approcha tout en nâge du Trône resplendissant, sur lequel étaient assis
leurs

leurs augustes Majestés en habits de cérémonie, le Sceptre en main & la Couronne en tête. Sur le champ le Héros du Cathai descendit de son char triomphal, s'approcha gravement au pied du Trône, mit un genou en terre, balbutia quelques paroles en montrant à Leurs Majestés les drapeaux captifs, preuves certaines de sa victoire. Le grave Monarque se dérida un peu pour lui sourire pesamment; tandis que son auguste Epouse beaucoup plus vive se leva, descendit un degré, lui tendit la main avec une grâce inimitable & le fit asseoir sur le Trône à côté d'elle. A cette vue, les applaudissemens redoublèrent de toutes

parts ; & Arlequin ne démentit point par sa contenance l'honneur inoui qu'on lui faisait. Quelques instants après Leurs Majestés descendirent de leur Trône, & Monseigneur remonta sur son char de triomphe, pour être conduit dans le même ordre, avec la même pompe, le même éclat à son ancien Palais, où tout était prêt pour recevoir son Excellence.

CHAP.



CHAPITRE XXII.

*De la prospérité au revers il n'y a
souvent qu'un pas.*

FATIGUE d'une journée si pénible & d'un souper somptueux, enivré de vins & de liqueurs exquis, rassasié de mets, d'éloges, d'honneur & de gloire ; notre Héros qui s'était couché à deux heures du matin, ronflait à quatre de la meilleure grace du monde ; lorsqu'un Officier envoyé de la part de Sa Majesté le Roi de Cathai, vint interrompre le sommeil du Général pour le conduire dans le cabinet secret du Mo-

marque. Le Héros s'éveille en grondant, s'habille en bâillant, & suivit l'Officier importun de fort mauvaise humeur. Celui-ci le conduisit au Palais Royal & l'introduisit dans le cabinet de Sa Majesté.—Son Excellence trouva la Reine toute éplorée, assise dans une bergère. Elle tenait dans ses bras un superbe Angola, que le bon Monarque à genoux devant elle caressait d'une main pesante.

“ Ah ! que vous arrivez à propos
 “ (s'écria la Reine en se levant si
 “ brusquement, qu'elle faillit à
 “ culbuter son Royal Epoux) Venez,
 “ *Grand Homme*, venez guérir mon
 “ Chat comme vous avez guéri mon
 “ Epagneul. Hélas ! si vous étiez
 “ arrivé

“ arrivé un peu plus tard—c’en
 “ était fait de sa vie—& de la mienne!”

Arlequin oubliant la cause de son élé-
 vation, scandalisé de ce qu’on osait
 proposer à un Général victorieux, le
 soutien de l’Etat, enfin au Héros du
 Cathai de s’abaisser jusqu’a médica-
 menter un Chat; piqué d’ailleurs de
 ce qu’on était venu si à contre-tems
 troubler son repos pour un sujet qui
 selon lui n’en valait pas la peine,
 ne put s’empêcher de répondre de
 cette manière : “ Madame, Votre
 “ Majesté ne fait pas attention, que
 “ ce serait avilir l’éminente dignité
 “ dont elle m’a honoré, si je m’a-
 “ baissais jusqu’au point d’entre-
 “ prendre la guérison d’un Chat,
 “ animal

“ animal chéri à la vérité; mais que
 “ les Médecins de Votre Majesté
 “ incontestablement mieux instruits
 “ que moi sur ces matières, se trou-
 “ veraient fort heureux de délivrer
 “ du mal qui l’oppreffe.” Le pau-
 vre Arlequin n’eut pas plutôt lâché
 ces paroles indiscrettes, qu’un regard
 terrible qu’on lui lança, fut comme
 l’avant-coureur de la foudre qui allait
 l’écraser. “ Insolent, Téméraire,
 “ c’est ainsi que tu te souviens de mes
 “ bienfaits.—Vous osez être ingrat.
 “ Sortez sur le champ de ma pré-
 “ sence—je vous dépouille d’un rang
 “ dont vous n’êtes pas digne.—Ma-
 “ dame, reprit doucement le Mo-
 “ narque, vous êtes un peu trop
 “ sévère ;

“ fèvre; songes qu’il a sauvé cet
“ Etat ; & que pour ne pas vouloir
“ guérir votre Angola, il me sem-
“ ble.—Je n’ai pas besoin, Mon-
“ sieur, de toutes vos représenta-
“ tions ; je sçais bien ce que je fais
“ peut-être. Ne voyez-vous pas
“ qu’enflé de ses victoires l’ambi-
“ tion de cet homme n’a point de
“ bornes ; & qu’il espère profiter de
“ l’ascendant qu’il a acquis sur l’es-
“ prit du Peuple pour chercher à
“ nous détrôner ?—Voilà son vrai
“ but, je le devine, moi ; & c’est
“ *précisément* pour cette raison qu’il
“ ne veut pas guérir mon Chat.
“ Allez, vous devriez être honteux
“ de n’avoir pas à votre âge plus de
“ politique

“ politique & de pénétration.—Mon
 “ ami (dit le Monarque au Héros
 “ Cathaïen, qui pendant tout ce
 “ dialogue était demeuré immobile
 “ comme une statue) sortez d’ici.
 “ Vous voyez bien que vous avez
 “ tort: vous méritez bien que je vous
 “ punisse sévèrement de votre ingra-
 “ titude & de votre ambition. Mais
 “ la Reine vous fait grace; vous de-
 “ vriez la remercier de son indul-
 “ gence.—Allez.” Le vainqueur
 des Bambouens comme anéanti par
 cette terrible catastrophe eut à peine
 la force d’obéir; il sortit pourtant;
 mais pâle, défait, & la mort dans
 l’ame. Un instant après il fut re-
 joint par un Officier qui vint de la
 part

part de Sa Majesté lui ôter les marques de sa dignité. Cet homme outrant sans doute un ordre si cruel, le dépouilla de ses riches habillemens. Pendant cette triste opération, Arlequin avait une figure si triste, si contrite & si touchante, qu'il aurait fait pitié à tout autre qu'à un homme de Cour. Après cette dure spoliation, l'Officier conduisit le Prince disgracié à la porte du Palais, &—le mit poliment dehors.



CHAPITRE XXIII.

Arlequin au pied de sa Statue. (1)

CE serait ici le lieu, Lecteur, de faire répéter à mon Héros cent lieux communs sur l'inconstance de la fortune & sur l'ingratitude des Rois ; je pourrais lui faire épuiser toutes les vagues exclamations, les ennuyeuses moralités, qu'à ma place Messieurs mes Confrères ne manqueraient pas de débiter avec toute l'emphase dont ils sont capables, sans avoir plus de pitié pour le Lecteur, que n'en a eu

(1) Ce Chapitre ne se trouve pas dans l'Edition précédente.

eu l'avide Officier qui vient de dépouiller mon Héros. Je pourrais vous découvrir jusqu'à ses moindres pensées, vous peindre tous ses gestes; je pourrais.—Mais je pourrais vous ennuyer. D'ailleurs à en juger par le cœur humain, un pareil revers de fortune est plus capable d'ôter l'usage de la reflexion que de la produire. Qu'il me fuffise donc de vous dire que le Héros disgracié les bras croisés & le menton incliné sur l'estomac, errant à l'aventure se trouva dans une place spacieuse où la diversité, le contraste & l'embaras des objets attirent ses regards, & le firent enfin sortir de son assoupissement.

L

Ici

Ici etaient des monceaux de Ruines entassées sans Ordre. On y voyait les piliers rompus d'un Temple Gothique, pêle-mêle avec les solives pourris d'antiques Maisons; des Saints mutilés & des lingots de fer que la rouille rongait. Un tas de vieilles pierres, de tuilles fracassées, de briques encore couvertes d'un mortier noirâtre entremêlées de debris de vitres colorés, de morceaux de plomb tortillé, de feraille usée presentaient à l'esprit l'image funèbre du Cahos. Là un Monument de moderne & élégante Structure, modelé par le goût; joignant les graces du dessein a la richesse de l'exécution, s'élevait majestueusement au

deffus

deffus des ruines, & semblait la nature en son printems éclore du Cahos. Le contraste était frappant ; mais le filence de la Nuit & le tems lugubre qu'il faisait en agravaient les traits. C'était au mois de Decembre. Un vent d'Ouest soufflait avec assez de violence, & couvrait par intervalles la Lune de nuages qui se succedaient avec rapidité, & dont les corps plus ou moins opaques tantot affaiblissaient, tantot entièrement obscurcissaient sa tremblotante lumiere.

Arlequin arrêta d'abord ses regards sur la partie du tableau qui était plus conforme a sa situation actuelle ; & considerant le Temple démoli il

dit : *tout a sa fin !—et tu auras aussi la tienne* continua-t-il en s'approchant de l'Edifice moderne.

Dans ce moment, la Lune qui avait prêté sa lumière se couvrit de nuages ; & le Héros au milieu de l'obscurité s'appuya pensif sur le Piedestal du Monument, jusqu'à-ceque la Lune reparaissant avec plus d'éclat qu'elle n'avait fait auparavant, Arlequin fixant les yeux sur le Monument, reconnut à l'aide d'une pompeuse inscription sa propre Statue, sous le costume d'un Empereur Romain, couronné par la Victoire, tenant les Ennemis du Cathai enchainés a ses piés. Audeffus de l'inscription était écrit en lettres d'or

VIRO IMMORTALI.

“ *Immortali!* — (s’ecria-t-il) vil Flat-
 “ teur! — ne fais-tu pas que cet
 “ homme que tu appelles *immor-*
 “ *tel!* — cet homme — est moi.” O
 Grands de ce Monde que vous etes
 petits! Les éloges outrés qu’on vous
 prodigue — les Titres extravagans que
 vous vous arroyez — ne servent qu’a
 démontrer davantage votre bassesse
 pas l’intervalle immense qui se
 trouve entre *Vous & Eux.*



CHAPITRE XXIV.

Le Consolateur.

LE Héros disgracié quitta avec indignation ce Monument menteur, & tourmenté d'une foule d'idées affligeantes, les yeux fixés en terre, les bras croisés, il laissait à ses jambes le soin de le conduire où bon leur semblerait ; mais celles-ci mues par un instinct immanquable, le conduisirent vers la porte d'un fameux cabaret. Alors l'instinct cessa d'animer les jambes, pour tirer l'Ex-Général des noires idées qui le tourmentaient. Arlequin lève la tête,
ouvre

ouvre les yeux, & les fixe sur la bienheureuse enseigne. A cette vue, il treffaille, met la main dans sa poche, tire en palpitant une petite pièce d'or qui avait échappée à la veracité de l'Officier spoliateur. Tout le monde connaît la vertu de l'or : ce puissant talisman quoiqu'en petite dose, fit un tel effet sur l'esprit du Héros, qu'il se trouvait déjà à moitié consolé, lorsque l'instinct pour achever sa guérison, ordonna aux jambes de se mettre en mouvement. Celles-ci fidèles à sa voix ne s'arrêtèrent que lorsqu'elles eurent porté leur maître dans une grande salle, près d'une longue table, couverte d'une nape jadis blanche.

CHAP.



CHAPITRE XXV.

*O vous qui croyez mériter de la Patrie,
& qui lirez ce Chapitre, ne vous
plaignez plus désormais.*

CEPENDANT Arlequin tout en vidant sa bouteille allait encore se replonger dans ses tristes réflexions, lorsque deux hommes envoyés comme exprès du Ciel pour le consoler, entrèrent dans la salle & s'affirent à peu de distance de lui. Le Héros du Cathai n'ayant rien de mieux à faire, prêta à leur discours une oreille attentive. Écoutons les :

Cómmént, brave Geski, vous
êtes

êtes réformé ? Vous qui servez l'Etat depuis quarante ans ; vous, à qui nous devons notre gloire & notre sûreté ; vous, qui seul avez gagné la bataille de Capra ; vous, réformé ! Quant à moi, encore passe : si j'ai tué le Roi de Bambou ce n'a été que l'effet d'un coup de sabre ; tout Grenadier en aurait pu faire autant ; d'ailleurs, je suis jeune & je possède quelque bien. Mais vous, Geski ! Vous réformé ! Encore un coup je n'en reviens pas. Il faut que la Patrie soit bien ingrate !

— Hélas ! mon cher Morando, rien n'est cependant plus véritable ! Mais ne pensez pas que j'accuse ma
Patrie

Patrie d'ingratitude ; non, je ne me plains pas d'elle : elle ignore mes services, comment peut-elle les récompenser ? Oui, Morand, n'en doutez pas : si les restes de mon sang & de mes forces, si ma vie pouvait lui être de quelque utilité, je les lui sacrifierais sur le champ & sans hésiter, dut-elle ignorer encore une fois mon dévouement pour elle. Mais j'ai droit de me plaindre de l'injustice & de l'oubli affecté des Officiers Supérieurs. Plus d'un n'ignoraient pas la manière dont je me suis conduit dans la dernière bataille. J'espérais obtenir à la première promotion un grade plus avancé, ou du moins une modique retraite qui m'aurait

mis

mis à même de passer le reste de mes jours dans le fond d'une Province. Eh bien ! cette promotion arrive : & dans le tems que mes Supérieurs me flattaient le plus d'un avancement prochain, je me vois réformé ! Les grades avancés & le mien furent donnés à des jeunes enfans de qualité qui pouvaient dans la suite devenir de forts bons Officiers ; mais dont la jeunesse & l'inexpérience n'avoient pas le droit, j'ose le dire, de commander ou de déplacer un Militaire tel que moi.

— Mais, Geski, il est impossible qu'on vous refuse une pension. Que ne pénétrez-vous jusqu'au Trône ? Que ne découvrez-vous à notre Roi
votre

vosre poitrine cicatrisée & vos cheveux blancs ? Allez lui raconter ce que vous avez fait pour la Patrie & pour son service ; l'Armée entière portera, s'il le faut, témoignage de ce que vous avancerez.

— Lorsque j'ai quitté l'Armée, je pensais, mon cher Morand, tout comme vous ; je croyais le Monarque accessible à tous ces Sujets, & je venais lui demander raison de l'injustice qu'on me faisait. Mais que je fus cruellement désabusé ! Que je connaissais mal la Cour (1) ! De la première anti-chambre, je fus arrêté par un tas de canaille en livrée, qui
sans

(1) J'ai pu servir la Cour, & non pas la connaître. *VOLT. Semiramis.*

sans égard pour mon âge & sans respect pour mon état, se mirent à railler mon habillement & ma figure. J'allais quitter cet endroit vénal, lorsque je fus accosté par un Sergent de ma connaissance à qui j'exposai sans détour ma situation & mon embarras. “ Quoi ! ce n'est que cela,
 “ me dit-il, venez avec moi, je vais
 “ vous faire obtenir ce que vous me
 “ demandez ; mais il faudra faire
 “ certaine petite démarche qui vous
 “ coûtera un peu.—Eh ! quelle démarche, lui demandai-je ? — Je
 “ vais, reprit-il, vous introduire
 “ chez la Maitresse d'un Valet-de-
 “ Chambre du second Commis du
 “ Bureau des graces ; il faudra, s'il

M

“ vous

“ vous plaît, vous prêter à toutes ses
 “ fantaisies & vous trouver exacte-
 “ ment tous les matins à son lever.—
 “ Voyez si cela vous convient.”

Quel rôle avilissant pour un Guerrier de mon âge ! Qui, moi, que j'aie dégrader ainsi mon être ! Que j'aie ternir en un moment tout ce que je puis avoir fait de beau ! Non, non, mon cher Morand, je n'attache pas assez de prix aux aïssances de la vie pour lui sacrifier ma fierté. Si le malaise & l'infortune abrègent mes jours, je mourrai du moins sans rougir, & tel que j'ai vécu.

— Que je reconnais bien là votre grandeur d'ame ! Mais oserai-je, brave Geski, vous faire une proposition :

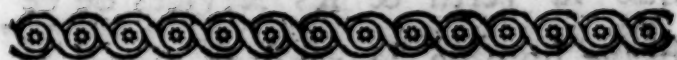
position. Je jouis d'un bien assez honnête : vous connaissez le caractère de mon épouse qui me l'a procuré : rendez-nous heureux : venez honorer notre demeure par votre présence. Ne faites plus rougir la Patrie de voir son plus généreux défenseur obligé de demander ce qu'on aurait dû mettre à ses pieds. Venez attendre dans le séjour de l'innocence & de la paix, le partage de l'homme juste & la récompense de vos vertus. J'ai un fils, Geski, je vous confierai son enfance. Que fidèle à vos leçons, animé de votre exemple, il devienne un jour le soutien & la consolation de mes vieux jours. Formez, en un mot,

un bon Citoyen, & c'est ainsi que vous vous vengerez de la Patrie qui vous a méconnu.

A peine Morand eut-il achevé ces paroles, que le respectable Vieillard se lève les yeux enflammés de reconnaissance, & lui tendant la main avec une franchise militaire, il lui dit : *Mon ami, touchez là ; j'accepte vos offres ; Et ce que ma fierté m'aurait fait refuser de tout autre, je l'accorde à votre bon cœur.*

A ces mots ils se lèvent, quittent la table, payent leur écot & sortent du Cabaret charmés l'un de l'autre.

CHAP,



CHAPITRE XXVI.

Soliloque. (1)

LE Héros disgracié n'avait pas perdu un mot de tout cet entretien. Les vertus, les malheurs & la fermeté de Geski réveillèrent en lui son ancienne Philosophie que la corruption de la Cour avait étouffée, mais non pas éteinte. — A cela, dit-il, je n'ai rien à répliquer. Voici ce qui s'appelle effuyer toutes les injustices de la fortune, dans le tems

M 3 que

(1) J'ai taché d'imiter dans ce Chapitre la marche inégale des réflexions.

que la vertu & les services de ce brave homme le rendent digne de toutes ses faveurs.——Mais, moi, pour avoir droit de me plaindre qu'est-ce que j'ai fait ? Quel service ai-je rendu ? J'ai guéri un chien, & on me fait Généralissime de toutes les armées du Royaume de Cathai. Vous m'avouerez que cela est un peu leste, & que la récompense est plus que proportionnée au service.—Oui, mais j'ai pris la ville de Capra ; j'ai gagné une grande bataille ; j'ai sauvé cet Etat ; j'ai.—Arlequin, là, de bonne-foi, dis moi mon ami, si tu as coopéré en la moindre chose à toutes ces belles actions.—Avoue le : n'est-ce pas plutôt la bravoure
de

de tes Soldats qui a tout opéré ?
 Tous les Cathaifiens à la vérité
 t'en ont attribué l'honneur ; mais
 pour savoir si c'est à juste titre, tu
 n'as qu'à te rappeler ce que tu fai-
 fais pendant ces terribles momens.
 Pendant la prise de la ville de Capra
 n'étais-tu pas guindé sur une mon-
 tagne éloignée de la Ville au moins
 de trois bons quarts de lieue ?—
 Oui, j'en conviens ; mais qu'est-ce
 qui sauva les Habitans de cette
 Ville de la fureur des Soldats ?—
 C'est moi, peut-être !—Sans doute,
 aussi tu jouis à présent de ta bonne
 action.—Si tu les avais pillés, ex-
 torqués, massacrés, quelle serait à
 présent ta situation !—Que tu ferais
 à plain-

à plaindre ! — Tu n'es que malheureux ; eh bien, tu ferais malheureux & coupable ! — C'est vrai. — Quand j'y pense, cela me soulage. — Eh puis comment puis-je être malheureux si je n'ai point de remords. — Quant à la bataille tu t'en souviens. — Oh ! ne parlons pas de cela. — J'étais niché dans les roseaux. — Ah mon Dieu que j'avais peur ! — Combien de fois n'aurais-je pas envié dans cette maudite posture ma situation actuelle ! — Et tu te plaindrais ! Non, non, Arlequin, ne fais pas si sot. — Oui, mais ce coup de sabre qui me balafre encore toute la figure, vous m'avouerez du moins que je le reçus bravement.

ment.—Oh ! pour ça, très bravement, en criant comme si on voulait t'écorcher, & en te laissant choir à terre plus mort que vif.—C'est juste, il faut en convenir : je suis un poltron, un mauvais Général, incapable de commander à tant de braves Guerriers.—Mais j'ai fait du bien ; j'ai sauvé la vie à plus de 6000 de mes semblables ; je suis un bon garçon ; j'ai du naturel & cela vaut bien tout le reste.—Pour ce qui est de ta disgrâce tu n'as nul sujet de te plaindre : du néant on t'a fait Généralissime pour avoir guéri un Chien ; & tu rentres au néant pour n'avoir pas voulu guérir un Chat : cela fait quitte.—Mais de bonne foi, crois-tu

crois-tu avoir perdu à être disgracié ? Consulte-toi. As-tu jamais goûté dans ta brillante carrière un instant de bonheur & de tranquillité ? Toujours dans les soucis, toujours dans la crainte, toujours sur la réserve ; obligé de feindre, forcé d'approuver ce qui te choquait, tu n'existais pas pour toi, tu existais pour les autres.—Compares à cette situation gênante, à cette grandeur tyrannique ces heures délicieuses & si souvent répétées que tu passais au Cabaret avec tes connaissances & amis, toujours à boire, à rire, à causer, à politiquer Gazette en main. Ah mon ami ! quelle différence !—Oui, je dois remercier le Ciel de ma disgrâce,

disgrace qui en me faisant rentrer dans l'état pour lequel j'étais né, me met à même d'en goûter encore toutes les douceurs.—Allons, sortons d'ici, ne tardons pas à rentrer chez nous &—nargue de l'ambition.— Oh, que ma femme & mes amis seront charmés de me revoir ! Quel je vais avoir de plaisir à leur raconter toutes les aventures qui me sont arrivées ! — Mais il faut taire & pour cause certaines circonstances qui.—Sans doute, & je serais un sot si j'agissais autrement. Que je vais être considéré d'eux ! Avec quel attention ils vont m'écouter ! Il me semble les voir.—Mais marchons.— Là-dessus, Arlequin se lève, paye son

son écot, sort de l'auberge, entre chez un Frippier, achete un méchant surtout, s'en revêt avec autant de gaieté que si c'eût été le manteau Ducal & prend le chemin de sa maison. Mais une réflexion vient l'arrêter au milieu de la route. Doucement, se dit-il, je vais entrer chez nous de but en blanc sans aucune préparation. Ne serait-il pas plus convenable de répéter auparavant en moi même ce que je dois raconter touchant mes hauts faits, afin de savoir à quoi m'en tenir; & de supprimer sans miséricorde tout ce qui pourrait nuire à la majesté de mon Sujet, tel que l'aventure de la tranchée, la montagne & les

les lunettes, avec ces diables de ro-
seaux & ces maudits Grenadiers
Bambouens cachés derrière un buif-
son ? Toutes choses fort inutiles.—
D'ailleurs, il faut se conformer à
l'usage.—Oui, c'est bien raisonné.—
Allons nous promener au Volméra ;
comme nous ne manquons pas
d'esprit nous arrangerons cela le
mieux du monde. Ayant achevé
ce beau Soliloque, Arlequin dirigea
ses pas du côté de cette promenade.
Il aurait, je crois, passé tout le reste
de la journée à s'y promener & à
bâtir son Roman, si la faim ne l'eût
averti qu'il était tems de manger.
L'Ex-Général toujours fort docile à
une raison si énergique prit sur le
N champ

champ le chemin de sa maison. Il était deux heures après midi lorsqu'il arriva à sa porte, sans que le Peuple qui la veille l'avait dévoré de ses regards, eût fait seulement attention à sa personne.—Tant les honneurs, les titres pompeux, un char triomphal, un habillement magnifique changent l'Homme !

CHAP.



CHAPITRE XXVII.

Il fallait en venir là.

LE Vainqueur des Bambouens trouvant la porte de sa maison ouverte, traversa la boutique, entra sans s'arrêter dans la chambre du derrière, s'approcha de sa fidelle moitié, lui frappa doucement sur l'épaule & lui dit d'un air riant :
 “ bon jour femme ! ” La bonne Dame se retourne, reconnaît son fugitif Epoux & s'écrie : “ Ah ! te voilà
 “ donc Arlequin ! D'où diantre
 “ viens-tu ? — Comme il est fait !
 “ Qu'est-ce qui t'est arrivé mon en-

“ fant ?—As-tu eu du bonheur ?—
 “ Nous apportes tu quelque chose
 “ pour faire rouler le ménage ?—
 “ Là.—Tu m’entends ! — Pour de
 “ l’argent, ma Femme, je n’en ai
 “ guères ; mais en revanche j’ap-
 “ porte une bonne dose de Philoso-
 “ phie.—Ah ! montre-moi de cette
 “ graine-là, je n’en ai jamais vu.
 “ Cela ce vend-il bien bien cher ?—
 “ Mais il faut que je l’embrasse.
 “ Ah mon Dieu ! qu’estce qu’il a
 “ au visage ?—Ah Ciel, quelle ba-
 “ laffre !—Tu t’es grisé quelque
 “ part, Ivrogne, & on t’a sans doute
 “ cogné la face avec une bouteille :
 “ Voilà ce que c’est que.—Tais-toi,
 “ ma Femme, tu ne t’y connais pas :
 “ ce

“ ce font d'honorables marques.—
“ Oui, vraiment, c'est bien beau !—
“ Enfin le voilà ! Le pauvre cher
“ homme ! Raconte moi donc ce qui
“ t'est arrivé.—Oh ! ça demanderait
“ trop de tems ; qu'il fuffise de te
“ dire que j'ai été Généraliffime de
“ toutes les troupes du Cathai.— Je
“ ne te comprends pas.— Je t'expli-
“ querai cela mieux dans la fuite.
“ Mais apporte-moi quelque chose
“ à manger, car je commence à
“ avoir faim.—Le pauvre garçon !
“ Tiens, lui dit-elle (en lui jettant sur
“ la table un quartier de pain) mange.”
Arlequin prit le morceau, le re-
tourna en tous fens en le confidérant
attentivement, & dit : “ mais ma
N 3 “ femme

“ femme, c’est bien sec.—Ah ! je
“ t’entends : voici de quoi l’hu-
“ mecter.—Bon ça.—Oui, mais ce
“ n’est que de l’eau !—Te voilà
“ bien à plaindre.—N’as-tu pas
“ beaucoup gagné pour boire du
“ vin ?—Ecoute ; prends tes outils,
“ travaille, gagne ta journée. Ce
“ soir nous ferons venir le compère
“ Jaques & la cousine Marguerite,
“ puis tu nous raconteras toutes tes
“ aventures en buvant quelques
“ chopines de vin.—Morbleu,
“ voilà ce qui s’appelle parler raison,
“ ça ! Tu es tout-à-fait persuasive.
“ Allons ! travaillons, puisqu’il le
“ faut, en attendant la soirée—Ah !
“ c’est une bien bonne chose que
“ l’Espérance !”



CHAPITRE XXVIII.

Ceux qui parlent sont rarement ceux qui agissent.

TANDIS qu'Arlequin guéri de son ambition coulait dans le sein de sa famille des jours heureux et paisibles, tous les Cathaïens frappés de sa disgrâce ne savaient à quoi en attribuer la cause. Chacun raisonnait à sa guise, ou d'après les Gazettes. Il était le sujet de toutes les conversations : en particulier, en public ; dans les familles, dans les Cafés, on ne parlait que du Prince d'Arlequino. Dieu sçait quel débordement

bordement de paroles cet évènement occasionna ! L'idée qu'on s'était formée de ses talens militaires ; les services qu'il avait rendus à sa Patrie ; la manière dont il s'était conduit durant le cours de son élévation ; les honneurs innouis qu'on lui avait rendus ; sa disgrâce encore plus étonnante ; sa prompte disparition ; le silence mystérieux que la Cour affectait. — Quelle mine féconde pour la malignité & pour les fausses interprétations ! Que de raisons pour accuser le Monarque d'ingratitude ! Eut-il jamais un Sujet plus propre à alimenter les conversations ? Aussi les bavards Catholiques n'eurent garde de le négliger. Ils le retournèrent

en

en tous ses sens, le montrèrent sous tous ses points de vue. Il n'y eut pas de grimaud qui pour faire honneur à sa pénétration, ne prétendit connaître la vraie cause de sa disgrâce. Mais quand la matière vint à tarir, les discours ne tarirent point pour cela : on commença sur nouveaux frais ; on répéta ce qu'on avait déjà répété cent fois, & la fureur de parler n'était pas encore satisfaite. Au contraire, *vires acquirit eundo* ; lorsqu'une aventure arrivée à certaine Actrice changea tout d'un coup la conversation, & relégua la disgrâce d'Arlequin dans l'Histoire Ancienne. Mais la Province plus tenace ne lâchait pas prise si aisément ;

fi aisément ; & l'on s'entretenait encore du Vainqueur des Bambouens, tandis qu'on riait à Cékaï de l'aventure galante de la Comédienne.—
 Heureux Peuple ! dont la langue est sans cesse mouvante, qui, satisfait de pouvoir épigrammatifer, chançonner, dédaigne ce que les autres Nations envient ou possèdent ; & qui attendrait pour crier à la tyrannie, qu'on vînt lui couper la langue.

Mais pendant que le reste de la Nation se bornait à des plaintes vagues & à des conjectures inutiles, les Citoyens de la ville de Capra touchés de reconnaissance au souvenir de la conduite humaine & généreuse que ce grand Homme avait tenue
 à leur

à leur égard, députèrent quatre des principaux d'ent'eux, avec ordre de faire les perquisitions les plus exactes afin de découvrir le lieu de sa retraite ; & de ne point rentrer dans la Ville qu'ils n'en eussent apporté des nouvelles certaines, bonnes ou mauvaises.

CHAP.



CHAPITRE XXIX.

A force de chercher on trouve.

CES Messieurs dirigèrent leurs pas vers la Capitale du Royaume ; & à force de perquisitions ils sçurent d'un des amis du Héros disgracié, le lieu de sa demeure, ses facultés & la profession qu'il exerçait. Les Envoyés quoique surpris d'apprendre qu'ils devaient la conservation de leurs biens & de leur vie à un pauvre Savetier, pensaient assez noblement pour ne pas rougir de présenter à l'admiration & à la reconnaissance de leurs Concitoyens, un

Homme

homme qui tirait de la bassesse
même de son état, un nouvel éclat
& une nouvelle gloire.

O CHAP.



CHAPITRE XXX.

Scène des plus rares.

UNE froide soirée d'Hiver, Arlequin assis au coin d'un bon feu racontait à ses Amis le rôle brillant qu'il avait joué ci-devant. Jamais Orateur n'avait été si disert. Animé par l'amour-propre, charmé de l'attention qu'on lui prêtait, il redoublait d'éloquence; tandis que les Auditeurs surpris, l'œil fixe, l'oreille ouverte & la bouche béante, ne savaient que croire de tant de merveilles.

L'Orateur en était au plus haut période de sa gloire : déjà il avait
raconté

raconté la fameuse bataille de Capra. Il peignait alors à l'assemblée attentive l'éclat éblouissant de son triomphe, lorsque quatre Inconnus qui paraissaient être des personnes de distinction entrèrent l'un après l'autre dans la chambre, & s'approchèrent avec respect & gravité du Héros disgracié, qui tout étonné ainsi que le reste de la compagnie, ne savait ce que signifiait cette apparition singulière.

Après un moment de silence un de ces Messieurs prit la parole & l'adressant au Prince d'Arlequino, il lui parla de cette manière.

Monseigneur, la ville de Capra vivement affligée de la disgrâce que vient d'éprouver Votre Excellence, nous a dé-

putés vers vous, Monseigneur, pour tâcher de vous la rendre douce autant qu'il le serait en notre pouvoir.

Votre Excellence accoutumée aux actions héroïques & aux vertus qui honorent l'humanité, aura pu oublier la grandeur d'ame & la générosité qu'elle a déployées envers nous, en sauvant notre malheureuse Ville du pillage des Vainqueurs & de la fureur des Soldats; mais nous, nous serions les derniers des hommes si un pareil bienfait nous sortait jamais de la mémoire.

Permettez donc, Monseigneur, que nous témoignions à votre Excellence toute la gratitude & la reconnaissance dont nous sommes pénétrés, en la priant
de

*de vouloir bien choisir dans notre Ville,
un asyle où elle trouvera tout ce qui
peut flatter un homme sensible : un air
pur & salubre, une aisance honnête,
des Citoyens vertueux & reconnaissans.*

*Sa Majesté pense, sans doute, trop
noblement pour s'opposer à cette effusion
de notre reconnaissance ; & la vénéra-
tion qu'on témoignera au défenseur du
Trône, lui prouvera combien nous ché-
rissions le Trône & celui qui l'oc-
cupe. Ainsi, Monseigneur, nous n'at-
tendons que votre réponse pour nous
décider. Oserions-nous espérer qu'elle
nous sera favorable, & que votre
Excellence voudra bien habiter la même
Ville que son courage lui a acquise, que
son humanité a sauvée, & où tout lui*

rappellera la mémoire de sa bonne action.

L'Orateur se tut en cet endroit pour attendre la réponse de Monseigneur, que sa disgrâce avait rendu Philosophe, & qui le fit bien voir par le Discours suivant qu'il prononça d'une voix grave & posée.

MESSIEURS,

“ Il est bien flatteur de voir ses
 “ bienfaits amplement payés par la
 “ noble reconnaissance de ceux qui
 “ les ont reçus. Mais permettez-
 “ moi de refuser les offres que vous
 “ me faites si généreusement. Vous
 “ voyez, Messieurs, mon état : le
 “ Ciel

“ Ciel me fit naître pour le remplir ;
 “ & je l’ai rempli en honnête
 “ homme. L’ambition me priva
 “ pour un tems des douceurs qui y
 “ sont attachées ; mais la disgrâce
 “ qui vient de m’arriver a détruit
 “ l’ambition ; & j’ai retrouvé avec
 “ la simplicité de mon premier état
 “ le bonheur que j’avais méconnu
 “ & la Philosophie qui m’apprend
 “ de plus en plus à le conserver.
 “ Ainsi, Messieurs, souffrez que je
 “ refuse.—Mon ami, vous êtes un
 “ sot avec votre *Filosie* (s’écria sa
 “ femme impatientée) Messieurs, ne
 “ l’écoutez pas, il est fou. Com-
 “ ment jarniguienne ! refuser une
 “ bonne table qui ne nous coûtera
 “ rien,

“ rien, une bonne maison pour la-
 “ quelle nous ne paierons pas de
 “ loyer, avec peut-être une bonne
 “ rente *vilagère* ! il faut, ma foi,
 “ avoir perdu l’esprit.—Eh ! pardi, si
 “ les allouettes nous tombent toutes
 “ rôties dans la bouche il n’y a
 “ qu’a.—Taisezvous, ma femme,
 “ vous ne savez guères ce que vous
 “ demandez, interrompit gravement
 “ le Philosophe.—Tarare ! Chançons
 “ que tout cela.—Messieurs ! ne
 “ vous mettez pas en peine ; allez
 “ toujours votre train, je vous en
 “ conjure. Je saurai bien le mettre
 “ à la raison, moi : entre nous, je
 “ le mène par les lisières. Ainsi,
 “ Messieurs, je ne vous demande
 “ qu’une

“ qu’une petite heure pour faire nos
“ paquets & puis nous voila prêts.
“ Monseigneur, reprit un des Dé-
“ putés, daignez condescendre aux
“ desirs de votre Epouse & aux
“ nôtres : souffrez que notre Ville
“ puisse se glorifier de vous posséder.
“ Quant aux frais du voyage, n’en
“ foyez point inquiet. Voici, ajouta-
“ t-il (en posant sur la table une
“ grosse bourse pleine d’argent) voici
“ une somme destinée pour cet effet.
“ Si cette somme n’est pas suffisante,
“ votre Excellence n’a qu’à le té-
“ moigner ; elle obtiendra d’autres
“ sur le champ.

“ Ah pardi ! voilà ce qui s’appelle
“ de braves Messieurs, ça ; (s’écria
“ la

“ la tendre Epouse du Général en
 “ claquant les mains de joie) allons,
 “ mon ami, allons, viens m’aider à
 “ déménager. — Mais remues-toi
 “ donc ; te voilà campé comme une
 “ grosse fœuche. Est-ce que cet ar-
 “ gent-là ne te fait pas plaisir, dis ?”

En disant ces mots, elle faisait son-
 ner les espèces aux oreilles d’Arle-
 quin, qui à ce son harmonieux sen-
 tit peu-à-peu sa Philosophie s’étein-
 dre, à-peu-près comme le Fils d’^{Israël} ~~Haïc~~ ^{passé}
 calmait par les doux accords de sa
 harpe les emportemens & les fureurs
 du farouche Roi d’Israël.

C’est ainsi que Monseigneur le
 Prince pressé de plus en plus par ses
 Amis, par les Députés & par sa Fem-
 me,

me, se leva brusquement en disant :

“ eh bien, Messieurs, puisque vous le

“ voulez absolument, j’y consens.

“ J’irai dans votre Ville; mais à con-

“ dition que si je n’y trouve le bon-

“ heur, je.—Nous vous le promet-

“ tons, s’écrièrent les Députés.—Je

“ te le promets, s’écria sa Femme

“ transportée d’aise (lui sautant au

“ col & le baissant le plus cordiale-

“ ment du monde) viens seulement

“ avec nous, & tu verras.”

Quelques instans après, les Députés charmés de la réussite de leur voyage prirent congé de la compagnie afin de précipiter leur départ; laissant le Héros Philosophe jouir des caresses de sa chère Moitié & des félicitations de ses Amis.



CHAPITRE XXXI.

Ainsi finit mon Historie.

APREs avoir détaillé avec tant de soin la fameuse Bataille à laquelle Arlequin n'assista pas : après avoir décrit la pompe & l'éclat d'un triomphe qu'il avait si peu mérité : je dois sans doute & à bien plus forte raison peindre la réception glorieuse que lui firent les Habitans de Capra ; parce que l'action humaine qui excita leur reconnaissance il en était l'unique Auteur ; parce que je fais plus de cas d'un Homme sensible & bien-faisant que de tous les Conquérans du monde ; & parce que j'estime assez mon

mon Lecteur, pour croire qu'il lira avec plus d'intérêt la Description modeste & touchante de Citoyens sensibles & reconnaissans, accourant en foule, sans ordre & sans appriêts au-devant de celui qu'ils nommaient leur Libérateur, que lorsque je faisais passer devant ses yeux un Cortège magnifique, un Escadron nombreux, une brillante Cavalcade, un Char de Triomphe, des Etendards, des Drapeaux, un Trône éblouissant, un Monarque Automate, un Peuple ivre & insensé, qui les yeux sans cesse fixés sur le Général rassasié de gloire & d'honneur admirait le *Conquérant* & ne voyait point *l'Homme*.

Ce n'est pas que les Magistrats de Capra pour recevoir notre Héros eussent négligé de faire tous ces préparatifs somptueux, qui flattent autant l'orgueil de celui qui les ordonne que de celui qui en est l'objet. Mais pendant qu'on déployait pour cet effet tout l'esprit inventif d'une Nation ingénieuse; pendant qu'on étalait toutes les richesses qu'un commerce immense & suivi peut procurer à une grande Ville; pendant que sur un Théâtre superbement décoré les Comédiens répétaient leurs rôles & les Musiciens leurs symphonies; pendant que dans la Place publique les Guerriers exécutaient leurs manœuvres; pendant que les Poètes saignaient leurs

leurs veines poétiques ; pendant que les Bourgeois s'occupaient à embellir leurs maisons ; & pendant que chacun crut prouver par des idées bisarres la finesse de son goût——

Voilà que tout d'un coup un Cavalier arrivant au grand gallop, fend la presse, pénètre jusque dans la Place publique en s'écriant : *Il vient, il vient, je l'ai vu, lui, sa femme & les Deputés. Il n'est plus qu'à une petite lieue d'ici.*

A l'instant toutes les bouches répètent : *il vient, nous le verrons. Vive le Prince d'Arlequino ! Courons vite, nous arriverons les premiers.* Et tout de suite, sans se soucier des rôles qu'on devait jouer Peuple,

P 2 Magistrats,

Magistrats, Noblesse, Comédiens, Poëtes, Ouvriers, Musiciens, Femmes, Enfans, tous courent, tous s'élancent. Les Arcs de Triomphe, les décorations du Théâtre sont renversés, brisés & foulés aux pieds ; les Officiers & les Soldats abandonnent le champ de bataille ; les Drapeaux sont déchirés en mille pieces, & l'on jette ses armes & ses instrumens comme un poids inutile. En un clin d'œil la Ville se trouve déserte & la campagne couverte de monde. Tout est mêlé, tout est confondu : on ne distingue plus, ni rang, ni grade, ni naissance. Le seul honneur, la seule gloire qu'on ambitionne, c'est de voir le premier
le

le Prince d'Arlequino. Bientôt on découvre de loin un Equipage, on s'écrie : *c'est lui ! c'est lui ! il n'en faut pas douter, courons.* On se hâte, on double le pas, on court, on vole, on avance, on arrive.—& on reconnaît le portrait qui était gravé dans tous les cœurs.—

Infâme Néron ! Monstre sangulaire ! Lorsque tu crus adoucir par l'éclat d'un triomphe ridicule, l'horreur qu'on avait de toi & de tes forfaits, & la haine que t'avait voué le genre humain ; dis, Etre encore plus vil que le lâche Sénat qui eut la bassesse de déifier tes crimes ; dis, toi & tous ceux qui te ressemblent, si les acclamations intéressées des

Mercenaires & des Esclaves ; si les fades éloges de tes Valets, je veux dire, de tes Courtisans, ont la moindre conformité, le moindre rapport avec cet attendrissement, ces transports, ces cris de joie toujours répétés, toujours expressifs & toujours plus éloquens par lesquels un Peuple sensible rend hommage à la vertu ? Digne Epoux de Sporus ! tu ne le savais que trop ; mais ton ame abâtardie eût-elle jamais osé former le projet de faire taire les soudoyés & de laisser parler le Peuple ?—— Mais pourquoi dans ce jour consacré à la reconnaissance & à la vertu, où l'on voit un Peuple sensible faire couler par ses naïfs transports les larmes

larmes des yeux de celui qui en est l'objet ? Pour quoi, lorsque mon pinceau se plaît à peindre des hommes le nom d'un Monstre vient salir mon imagination ? Ah ! laissons les Tyrans & les Scélérats gémir en eux-mêmes du succès de leurs crimes ; mais nous qui chérissions la VERTU ; nous, dont l'heureuse médiocrité nous met à même de la pratiquer sans effort ; contemplons toujours cet homme qui après avoir joui de tous les honneurs capables d'affouvir l'ambition la plus démesurée, arrivé dans la Ville qu'il a soustraite aux flammes, au pillage, voyant ses semblables qu'il a sauvés de la mort le bénir & faire des vœux ardents
pour

(176)

pour sa conservation, s'écrie avec
toute l'énergie de la sensibilité : **AH !**
CE JOUR-CI EST LE PLUS BEAU
JOUR DE MA VIE.

F I N.



*Heureux ceux dont la médiocrité les
met à même de pratiquer la VERTU
sans effort !*

Héros Moderne. Chap. 31. Pa. 175.

O. Vous voilà donc devenu Auteur.
Vous êtes entré assez légèrement
dans une Carrière dont, peut-être,
vous n'avez pas bien réfléchi sur les
périls.

F. Quoiqu'il m'arrive, je n'ai
rien à me reprocher. Mais de quels
périls voulez-vous parler ?

O. De

Ce Dialogue ne se trouve pas dans la
première Edition.

O. De quels périls ! Belle question ! Vous vous attaquez aux Hommes les plus puissans, les plus en état de mal faire & souvent les plus enclins : vous les tournez en ridicule : vous dévoilez les motifs, les causes de leurs plus brillantes actions : vous les dépouillez de leur habillemens de Parade, de leur clinquant : vous leur arrachez le Masque : vous les montrez enfin tels qu'ils sont.—*Les montrer tels qu'ils sont. !*— ah ! croyez vous qu'ils vous pardonneront cet attentat là, & que vous leur échaperez ? Jeune Homme, ne me demandez plus quels dangers on court à devenir Auteur, & ce qui pis est, Auteur Satiriste, &

ce qui cent fois est plus à craindre,
 Satiriste des Grands ! — Ah si
 vous m'en aviez cru, vous auriez
 suivi une route toute opposée, bien
 moins dangereuse—& peut-être même
lucrative.

Je vous entends. Dans l'époir
 d'un *gain* sordide. J'irais augmenter
 la foule de ces Ames basses & vénales,
 de ces Esclaves de l'Or & du Pouvoir,
 souples instrumens qui salissent les
 mains de ceux qui les employent, &
 dont l'infame encens ne fume qu'au-
 tour de ces Idoles dorées dont il im-
 porte de dérober aux yeux du Peu-
 ple la vile matiere qui les compose
 & qui perce à travers leur vernis,
 Ou bien, j'écrirais un de ces Romans
 insipides

infipides & *inſignifians*, de ces jolis
riens protégés par nos Elégans, qui
 forment une partie du papillotage
 du jour, circulent ſur les toilettes &
 en ſortent auſſi fardés que les viſages
 de celles qui les liſent, ou que les fri-
 voles Maximes qu'ils contiennent.
 Et pour rendre ce bel ouvrage plus
lucratif je le couronnerais d'une
 Epître dedicatoire, adreſſée à une
 certaine Princeſſe dont je ne con-
 naitrais que le nom & l'immenſe
 Fortune, & ſi on en prenait les
 éloges a contre ſens ils deviendront
 peut-être des vérités. Mais ſi ce
 moyen là ne me réuſſit point, pour
 obtenir un prompt débit & par con-
 ſequent ſuivre des vues *lucratives*, je
 plongerais

plongerais ma coupable plume dans l'encre sale de la lubricité : je tacherais par les peintures les plus grossieres & les plus dégoutantes d'exciter les desirs lacifs de ces êtres blasés, viéllis avant le tems par la Débauche, & qui ne manifestent d'autre signe de vie, que pour ce qui fait frémir la Pudeur, outrage la Nature & les dégrade audeffus des Brutes. A la honte de la Nation cet écrit obscène me deviendrait *peut-etre productif* ; mais j'attirerais sur moi *a coup sur* le reproche de ma CONCIENCE, celui des autres & par conséquent le malheur de ma vie. Voici un autre moyen *lucratif* qui se presente (car je vous assure dans ce Siécle fertile

il n'en manque point) c'est celui de
 vendre ma plume aux Hommes en-
 place, contre ceux qui ne le font
 plus : de faire l'Ane dans la Fable
 du vieux Lion, c'est-à-dire, d'in-
 sultes à ceux qui ont pillé l'Etat,
 pour excuser ceux qui le pillent ;
 ou plutot, en déplorant les ressources
 épuisées de la nation, j'accuserais les
 Ministres disgraciés de leurs propres
 vols & de ceux de leurs Successeurs ;
 & tel qu'un Chien hargneux, j'a-
 boyerais à tout venant, & ne lé-
 cherais que la main de celui qui me
 nourrit ? je m'avilerais jusqu'à ce point
 là ! non, non, je ferais mon Devoir.
 Le Projet le plus *lucratif* ne me
 subornera pas : ma Plume ne devien-
 dra

dra jamais la Plume d'un mercenaire.
 Je ne m'attaquerais pas aux Petits,
 parceque c'est une lacheté ; par-
 ceque les loix sévissent contre eux,
 & que d'ailleurs dans une situation
 si précaire, on doit plutôt les plain-
 dre que les mépriser. Mais c'est
 aux Grands indignes de ce nom ;
 c'est à ceux qui abusent de leur
 Fortune, qui corrompent la Nation ;
 qui nageant dans l'affluence com-
 mettent plus de bassesses, d'injustices
 & de crimes que la Classe la plus
 indigente, & qui se font détester par
 les mêmes moyens qui devraient leur
 exciter le respect & l'amour du Peu-
 ple—C'est à cette infame Caste que
 je déclare une éternelle Guerre. Si

j'étais un Prince, ils seraient soumis aux Loix & par conséquent punis ; mais dans mon humble Situation je ne puis, en les démasquant, que les exposer au ridicule & au mépris. C'est là, la seule vengeance qui soit en mon pouvoir ; & je la leur réserve entièrement.

O. Fort bien, vous déclamez à merveille. Mais croyez vous que leurs cœurs fermés à la pitié & aux cris des Malheureux qu'ils ont ruinés ou seduits, s'ouvriront aux sarcasmes d'un Auteur obscur, dont il est à parier cent contre un, ils ne liront jamais la Libelle ?

F. Aussi ce n'est pas pour eux que j'écris, c'est pour une Classe d'Hommes

d'Hommes plus méritante que j'ai voulu rendre moins infortunés, en les guérissant de la maladie d'esprit la plus funeste à leur repos.

O. Je ne vous comprends pas.

F. Je m'explique donc. Les Riches sont malheureux par les besoins factices que leurs biens superflus ont créés, & les Pauvres sont malheureux par la privation des biens nécessaires. Ceux-ci éprouvent la faim & sont condamnés à un travail assidu ; ceux-là adonnés à l'ennui souffrent les maux que l'oïveté fait naître. Les soucis de l'ambition poursuivent les premiers & les soucis de l'indigence s'attaquent aux derniers. La condition des Pauvres

(à l'enviſager de ce côté là) eſt à plaindre, je l'avoue ; mais je ſoutiens que joignant aux maux réels des maux imaginaires, ils ſont doublement malheureux par la comparaifon mal-entendue qu'ils font de leur ſituation à celle des Grands ; & c'eſt juſtement de cette fatale erreur que je voudrais les voir gueris.

O. Fort bien, je vous vois venir ; continuez.

F. Par la comparaifon que je viens de faire des maux attachés aux deux états, j'ai fait voir que la balance eſt à peu-près égale ; mais ſi vous en peſez les avantages, le reſultat ſera de beaucoup en faveur du Pauvre. De ſon côté ſe trouvent
la

la santé, la joie, la force ; une jeunesse plus prolongée, une vieillesse moins agitée, & je devrais ajoûter des jours plus sereins ; mais tous ces biens précieux sont méprisés. C'est la splendeur, la pompe, la magnificence, les richesses des Grands qu'il convoite : accoutumé a un travail presque sans relâche, il regarde l'oisiveté comme le souverain bien. Qu'il arrive à un Duc de passer par une petite ville de province, à l'instant tout est en l'air. On account de tous côtés ; on s'assemble ; on s'empresse autour de l'Equipage doré : le moindre mouvement du Maître est observé ; rien n'échappe aux regards avides du Peuple.

Peuple. S'il daigne sourire—on lui répond par les acclamations les plus vives : s'il reprend sa morgue—le Peuple a l'instant se tait, & croit en toute humilité, que le souris des Grands est un honneur auquel il a tort de prétendre—cependant l'Equipage s'éloigne, disparaît ; mais l'impression qu'il a faite, demeure profondément gravée dans l'esprit du Pauvre. Il retourne chez lui l'esprit rempli des fumées de l'ambition. Il revoit avec indifférence, même avec peine, ses parens, ses amis, qu'il voyait autrefois avec tant de satisfaction. Un vide affreux a pris leur place dans son cœur. Il ne goûte plus les plaisirs de son état ; mais

en

en revenge il en sent doublement les peines. *Pourquoi suis-je né pauvre* (dira-t-il souvent) *qu'es-ce que j'ai fait pour n'être pas aussi riche que les autres ? Ils ont tout : moi, je n'ai rien—Ils n'ont qu'à jouir ; Et moi qu'à convoiter.* Bientôt le lieu de sa naissance lui devient insupportable : le voilà tourmenté du fol désir de faire fortune : la tête lui tourne. Il quitte sa charue ou son atelier, va à Paris, se met au service de l'Homme riche ; s'intrigue, se faufile, se corrompt ; devient Buveur, Joueur ou Débauché ; se sert des moyens les plus illicites, les plus infames pour soutenir ses dépenses : se trouve à la fin découvert ; est chassé,

chassé, disgracié, puni par les loix,
ou meurt misérablement dans un
Hôpital.

O. Fort bien, je conçois comme
vous quels tristes effets peuvent pro-
venir de cette rage de faire fortune ;
mais je ne comprends pas comment
vous ferez pour en guérir le Peuple.

F. De la même maniere dont
je me suis servi dans mon livre. Les
Petits regrettent le sort des riches,
parceque ils n'en forment qu'une
fausse idée : pour qu'il ne leur parût
plus digne d'envie, j'ai taché de le
leur montrer tel qu'il est. Voilà
tout mon secret que j'aie réussi ou
non, mes intentions sont droites ;
je suis content.

Que

Que les Pauvres apprennent donc à se conformer à leur situation ; qu'ils sachent que la santé & l'innocence des mœurs sont les vraies richesses, & que si la convoitise n'étouffe pas le contentement qui en résulte, l'or du Peru & les diamans du Golconde doivent être dédaignés & foulés aux pieds, si leur possession pouvait tant soit peu affaiblir la jouissance de ces biens inestimables.

